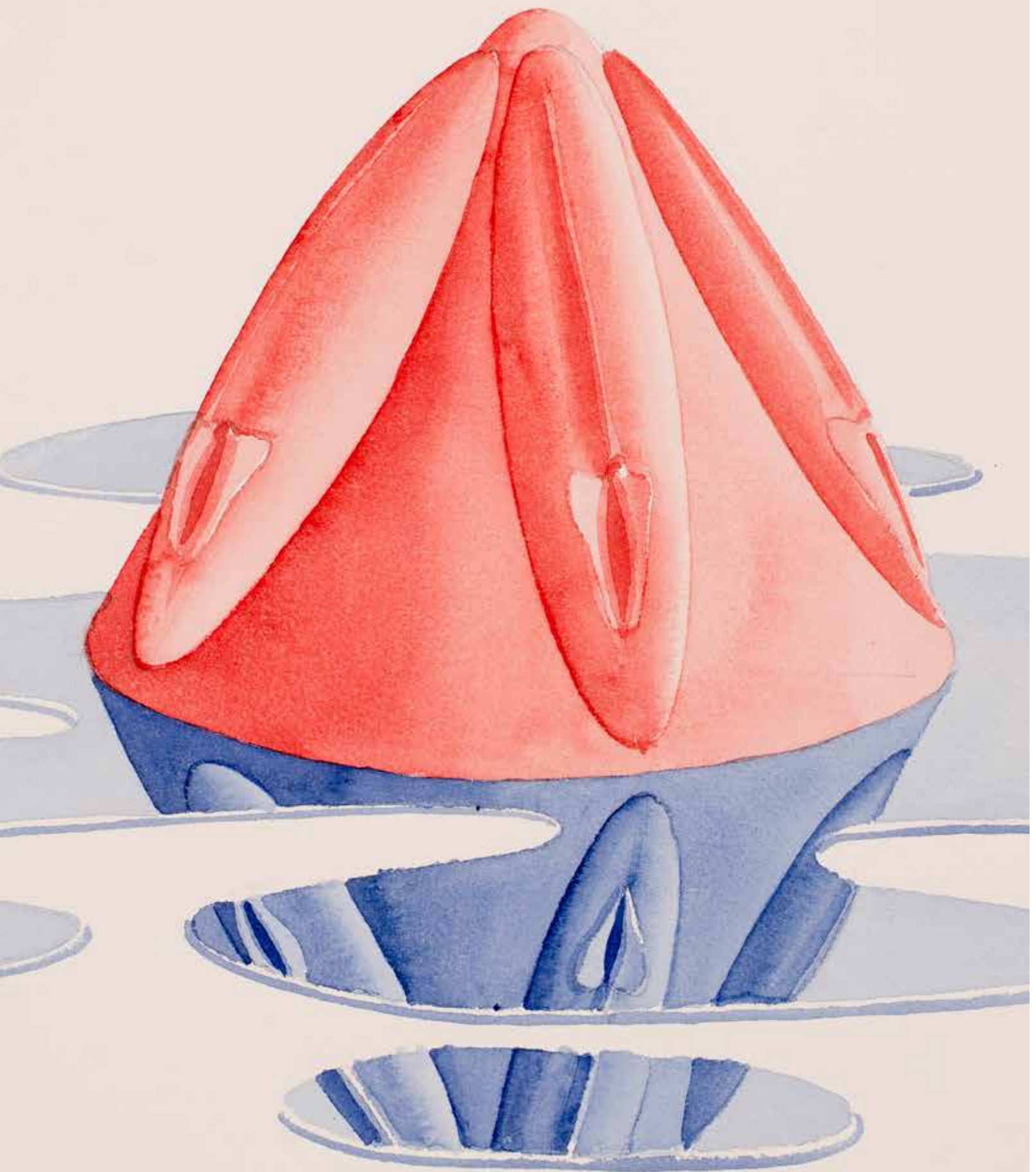


le phare

journal n° 25

centre culturel suisse • paris



JANVIER - AVRIL 2017

EXPOSITIONS • THOMAS HUBER • VANESSA BILLY • SONIA KACEM / THÉÂTRE • OSCAR GÓMEZ MATA - L'ALAKRAN
• JULIEN MAGES / DANSE • ALEXANDRA BACHZETSIS • GILLES JOBIN / LITTÉRATURE • ALBERTO NESSI / ARCHITECTURE • :MLZD
GRAPHISME • PRILL VIECELI CREMERS / PORTRAIT • PATRICK J. GYGER / INSERT D'ARTISTE • LATIFA ECHAKHCH

Du 12 au 20 mai

Festiago

5 spectacles
pour découvrir

Tiago
Rodrigues

By Heart
Bovary
Antoine et Cléopâtre
Entre les lignes
Cabaret



Théâtre
Forum
Meyrin

Genève/Suisse
forum-meyrin.ch

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

Intime fantaisie

Thomas Huber

8 / **Le vivant et le déchet**

Vanessa Billy

9 / **Sobriété exubérante**

Sonia Kacem

10 / • THÉÂTRE

Jusqu'au bout de l'amour

Julien Mages

12 / • ARCHITECTURE

L'amour du détail

:mlzd

14 / • THÉÂTRE

Indispensable inutile

Oscar Gómez Mata – L'Alakran

16 / • DANSE

Dense et impur

Alexandra Bachzetsis

18 / • GRAPHISME

Un luxe simple

Prill Vieceli Cremers

19 / • INSERT D'ARTISTE

Latifa Echakhch

23 / • LITTÉRATURE

Lumière des mots

Alberto Nessi

24 / • DANSE

Quand des particules jouent

au Far West

Cie Gilles Jobin

26 / • PORTRAIT

Des myriades à l'Unique

Patrick J. Gyger

32 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

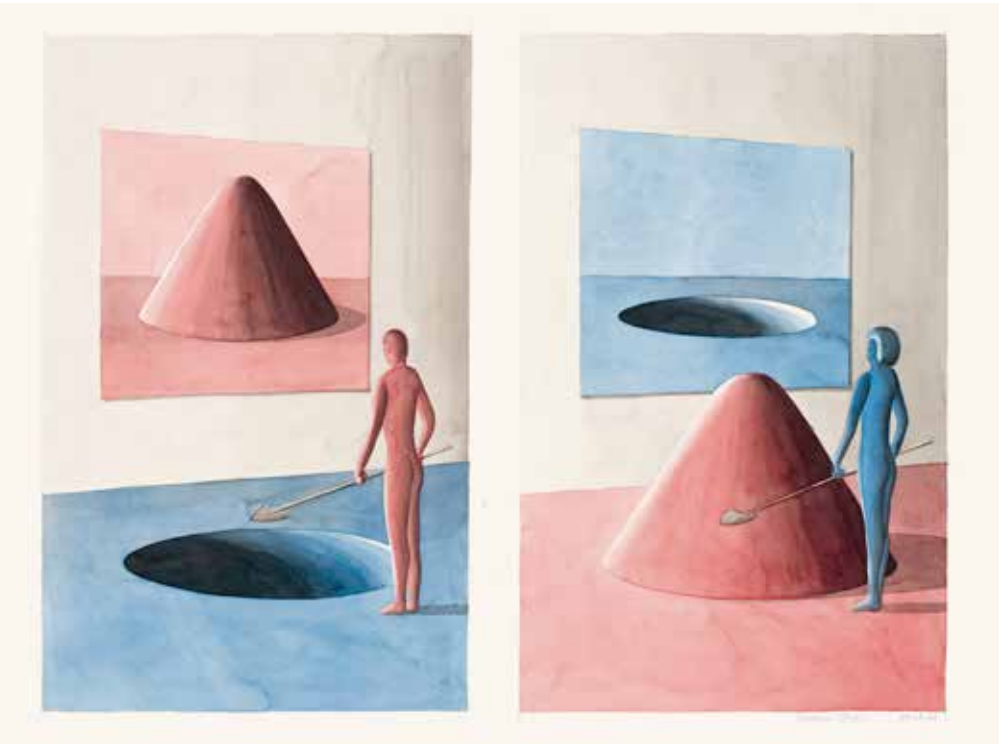
Expositions / Scènes

34 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

39 / • INFOS PRATIQUES



Thomas Huber, *Sans titre (270709)*, 2016, aquarelle, 82,5 x 107 cm. © VG Bild-Kunst pour Thomas Huber

Intimités

En ce début 2017, plusieurs projets qui composent notre programmation pluridisciplinaire questionnent le corps et diverses formes d'intimités.

Thomas Huber est reconnu pour ses peintures et aquarelles qui souvent représentent des architectures, des perspectives, des mises en abyme, jouant avec les références et les symboles et créant des sensations de vertige. Pour le CCS, il propose *extase*, une exposition réalisée *in situ* qui se concentre sur le corps, les fantômes, le sexe à qui il donne une forme esthétique pour mieux le transcender. En parallèle, pour le livre d'artiste publié par le CCS, le peintre s'est plongé dans ses carnets de dessins, dont il a extrait une large sélection d'aquarelles où Éros tient le premier rôle. Cette double immersion dans ses visions intimes ouvre de nouvelles approches sur son travail, qui le rendent encore plus étrange et fascinant.

Les œuvres de Vanessa Billy nous interpellent dans notre propre chair. *Dear Life* est composée d'un corps moulé en résine, de taille humaine et réduit à la « peau » seule, telle une mue posée dans une sorte d'étreinte mécanique avec un moteur de voiture usagé. Ailleurs, dans une petite photo, un bébé nu se tient à plat ventre sur un sol jonché de débris. Ce rapport inconfortable entre un corps et un environnement hostile interroge nos sensations, mais aussi notre rapport aux objets que nous produisons et qui peuvent nous détruire.

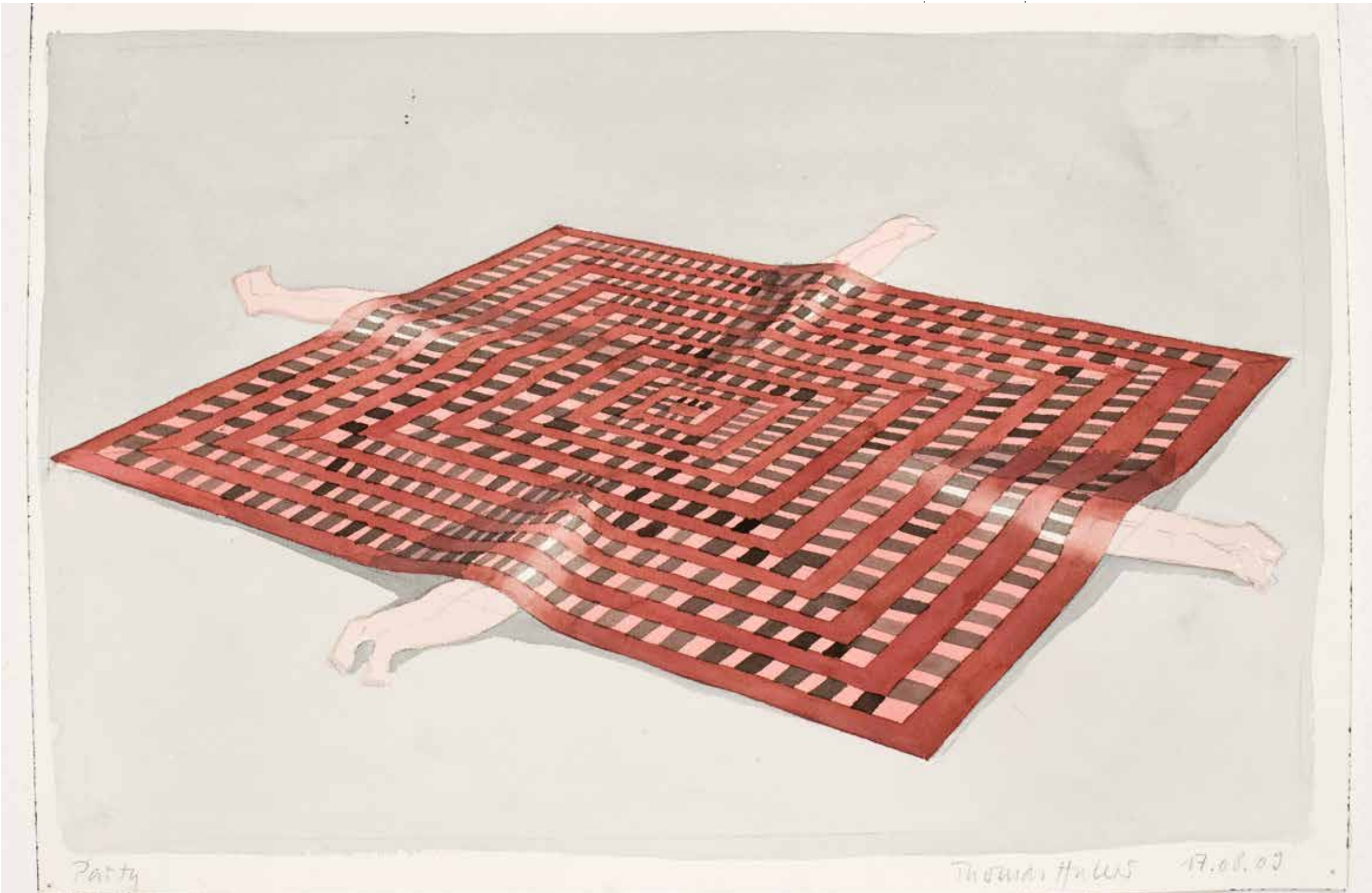
La chorégraphe et danseuse Alexandra Bachzetsis explore les stéréotypes de genre. Dans *Private: Wear a mask when you talk to me* – certainement l'une de ses pièces les plus intimistes –, elle déploie des mouvements hypersexualisés, moulée dans une robe de latex noire brillante. Au final, elle s'adonne à une danse hypnotique, pratiquée traditionnellement par les hommes dans des lieux interlopes de la Grèce de ses origines, qu'elle accompagne d'un chant mélancolique qui exacerbe sa sensibilité.

Dans un tout autre registre, l'auteur et metteur en scène Julien Mages nous plonge, avec sa *Mélopée du petit barbare*, dans un territoire aux confins de la mémoire et du songe. Entre un jeune homme révolté et une femme dans la maturité s'instaurent une relation de désir ambigu, une passion furieuse qui oscillent entre transgression et rédemption. Dans ce huis clos empreint d'une tension permanente, la présence charnelle des deux protagonistes est magnifiée par un texte ciselé, fort et limpide.

Le chorégraphe et danseur Gilles Jobin s'intéresse aussi aux mécanismes du couple. S'éloignant de son esthétique rigoureuse et abstraite, il crée avec *Força Forte* une pièce plus fantaisiste, proposant un jeu de séduction entre un cow-boy et une cow-girl. Il a imaginé ce ballet entre deux corps en analogie avec la force contre-intuitive, des mouvements liés à la physique des particules.

Au regard de ces exemples, les images et les mouvements qui mettent en jeu l'intimité des corps touchent de nombreux aspects de la vie et de la société: fantômes érotiques, conscience écologique, exploration du genre, relations incestueuses ou expériences scientifiques. Dans les multiples chaos du monde, le corps reste un micro-territoire passionnant pour des expérimentations infinies. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Couverture: Thomas Huber, *Tas de chaises et son reflet* (détail), 2016, aquarelle, 36 x 51 cm. © VG Bild-Kunst pour Thomas Huber



Thomas Huber, *Fête* (17.08.09), 2009, aquarelle, 46 x 60,8 cm.

Intime fantaisie

Au CCS, Thomas Huber réalise un type d'exposition inédit sur un sujet qui étonne même les connaisseurs de son travail. — Entretien avec l'artiste par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• EXPOSITION

21.01 – 02.04.17

Thomas Huber
extase

■ • CCS / Ton exposition *extase* est spécifiquement conçue pour le Centre culturel suisse. Tu as choisi de travailler sur place, en utilisant l'espace comme « atelier ». Est-ce fréquent dans ta pratique ?

• Thomas Huber / Aucune œuvre de mon atelier berlinois n'a été transportée à Paris pour l'exposition *extase*. C'est la première fois que je me sou mets au défi de réaliser une exposition sur place.

• CCS / Le lieu dans lequel tu réalises une peinture ou une exposition est souvent intégré dans tes œuvres. Comment conçois-tu tes tableaux, entre le lieu représenté et le choix du « sujet » ?

• TH / La grande salle du Centre culturel suisse devient elle-même une image dans l'exposition. On la retrouve dans mes tableaux, elle est donc dédoublée. Mes tableaux recèlent ainsi des vestiges et par là même des possibilités magiques : ce qui se passe dans la représentation de l'objet s'accomplit dans l'objet. Lorsque j'ajoute ou modifie quelque chose dans la représentation de l'espace d'exposition, cela doit avoir une répercussion sur l'espace lui-même. Je transforme la pièce réelle en manipulant son image. Cette exposition a donc pour objet la puissance de transformation que les images ont sur la réalité.

• CCS / Les œuvres qui constituent cette exposition se concentrent sur le corps, la peau, le sexe. Ces thématiques sont rares dans tes œuvres, même si elles apparaissent çà et là dans tes écrits, notamment dans un texte de 1992 intitulé « Le regard érotique », où tu declares : « L'art est éros. » Qu'est-ce qui t'a amené à te concentrer sur cette thématique pour l'exposition au CCS ?

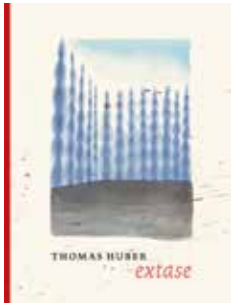
• TH / Le nu est très attirant pour le regard, c'est peut-être même ce qu'il y a de plus attirant. Cela se manifeste par exemple dans le fait que le nu se met en scène dans des stratégies de recouvrement et de dévoilement. Le regard sur l'autre sexe est un dépassement inconvenant, une vision limite. Montrer le sexe n'est cependant pas seulement le brisement honteux d'un tabou. Nos organes sexuels sont en outre considérés comme inesthétiques, laids même. Ainsi le plus intime de nous-mêmes et le regard qui y est porté sont-ils doublement bannis dans notre culture. Je ne suis pas d'accord avec cela. Je souhaite montrer le sexe comme quelque chose de beau. En lui donnant une forme esthétique, je le transcende.

• CCS / Dans l'exposition *extase*, plusieurs œuvres mettent en scène la forme du cône, soit en positif (colline), soit en négatif (trou). Cette forme évoque le chantier de construction, mais aussi ta pratique, puisque, pour toi, « peindre, c'est comme creuser ». En outre, tu représentes une multitude de vagins sur les parois de ces cônes. Peux-tu nous dévoiler

comment cette association entre chantier, peinture et sexe t'est venue ?

• TH / Les œuvres de Marcel Duchamp m'ont dès le départ beaucoup intéressé. J'ai vu en lui moins le fondateur de l'art conceptuel ou du ready-made qu'un érotomane et un mathématicien. Il a esquissé une géométrie de l'éros. Il s'est intéressé entre autres au ruban de Möbius et à la bouteille de Klein, formes géométriques qu'il a transposées au sexe féminin et dans lesquelles il a reconnu un dépassement des dimensions (voir sa *Feuille de vigne femelle* de 1950 et son *Objet-Dard* de 1951). Il considérait la sensation que l'on éprouve en passant d'une forme positive, visible, à son aspect pré-visible (invisible), comme une indication, comme la solution à l'énigme de l'amour entre l'homme et la femme. Marcel Duchamp avait un regard très masculin sur le sexe féminin, un regard fixé sur le trou. Le féminisme actuel ne parle plus, comme dans votre question, de vagin (le vagin est le trou, l'espace vide, donc l'absence de forme), mais de vulve, car il voit dans le sexe féminin une forme, la vulve justement, et refuse la réduction de celui-ci au point mort. Il faut signaler à cet égard que dans les cultures non européennes, africaines en particulier, on a toujours représenté la vulve de manière très explicite en sculpture et on l'a célébrée. Le sexuel a, en Afrique, une visibilité qui va de soi.

Publication



L'exposition est accompagnée d'un livre d'artiste aussi intitulé *extase*, un « trésor irrévérencieux » recueillant 80 dessins érotiques, sélectionnés dans 66 carnets de croquis réalisés par l'artiste depuis 1972 et publiés pour la première fois.



Thomas Huber, *Sans titre* (7.12.84), 1984, aquarelle, 29,5 x 20,7 cm.

En écho à l'exposition, Thomas Huber prononcera un discours, intitulé « Séance », le 25 janvier à 19h.

En parallèle, expositions : Galerie Louis Carré & Cie à Paris (20.01 – 25.02) ; À l'horizon (03.02 – 14.05), au Musée des Beaux-Arts de Rennes ; L'imagination au pouvoir (11.02 – 23.04), HAB Galerie, Nantes ; Thomas Huber présente Emmanuel Pereire (18.03 – 28.05), Frac des Pays de la Loire, Carquefou

Repères biographiques

Thomas Huber (né en 1955 à Zurich, vit à Berlin) a réalisé de très nombreuses expositions depuis 1982, qui toutes portent des titres mûrement choisis. Parmi les plus récentes, on peut relever À l'horizon au Kunstmuseum Bonn (2016) et au Musée des Beaux-Arts de Rennes (2017), l'installation permanente Abyss pour le Mona de Hobart en Tasmanie (2017), la vaste rétrospective Vous êtes ici. Thomas Huber est au Mamco, au Mamco à Genève en 2012, ou La langueur des losanges au Carré d'art à Nîmes en 2008. En 1988, le Centre Pompidou a présenté son exposition 7 lieux. Il a été le lauréat du prix Meret Oppenheim en 2013. Son travail est, entre autre, représenté par les galeries Skopia à Genève et Louis Carré & Cie à Paris. Sa bibliographie compte à ce jour plus de 45 livres. À consulter : www.huberville.de



Lorsque les | petites fontaines | jaillissent, 2010, aquarelle, 35,5 x 26,8 cm.

- CCS / Dans ton exposition au Musée des Beaux-Arts de Rennes, *Das Meer I* tient une place essentielle. Dans ce tableau, l'eau semble inonder une salle d'exposition. Au CCS, plusieurs aquarelles représentent des cônes / fontaines émergeant d'un sol également couvert de flaques. Quelle connotation prend l'eau dans ton travail ?
- TH / Dans la conception masculine, chrétienne, l'esprit est de feu, sec. Lors du baptême de Jésus, l'esprit se manifeste sous forme de colombe *au-dessus* des eaux. Mais jusque-là, l'esprit se trouvait *dans* l'eau sous forme d'esprits des eaux et de naïades. L'humide est déterminé par le féminin, le matriarcal. La colombe au-dessus de la tête de Jésus marque le début rationnel, sec, aérien, d'une nouvelle conscience déterminée par le masculin. L'orgasme féminin est humide. Il renvoie au vivant dans le milieu aqueux, à la soupe primitive. Je ressens l'art pictural comme prérationalnel. C'est pourquoi je l'associe à l'eau, à l'humide, et dans mes œuvres l'espace pictural est inondé par les flots.

- CCS / Lors d'une soirée dédiée à ton travail, tu prononceras l'un de tes discours, « Séance ». Comme d'autres artistes, tu écris beaucoup de textes sur ton travail depuis 1982, mais souvent tu les construis sous forme de discours et tu les lis en public. D'où vient ce désir de te confronter au public par le texte ?
- TH / Récemment, je suis allé à un spectacle où un prestidigitateur russe plus tout jeune faisait disparaître des lapins dans son chapeau et laissait des colombes s'échapper de sous son habit. Je me suis aperçu au bout d'un certain temps qu'il n'arrêtait pas de parler en faisant ses tours de magie. Il accompagnait ses démonstrations d'une sorte de mélodie monocorde avec laquelle il berçait gentiment le public et détournait son attention afin de l'empêcher de trop voir ses doigts agiles. Il créait ainsi une atmosphère particulière avec sa voix, il n'expliquait pas son numéro, mais au contraire l'enveloppait d'un voile avec son parlé-chanté. Ce débit de paroles servant à embrumer le spectateur avait finalement pour fonction de rendre invisible le visible puis de rendre visible quelque chose qui provenait du néant. J'ai soudain vu la parenté avec mes séances devant des tableaux : montrer est faire acte de magie. Montrer signifie rendre visible et son contraire faire disparaître. Le discours séducteur sert à détourner l'attention des ficelles que l'on utilise.

- CCS / La publication que le CCS édite à l'occasion de l'exposition s'intitule également *extase*. Alors que l'exposition n'est constituée que d'œuvres inédites, le livre propose un parcours à travers les carnets de croquis que tu réalises depuis 1972. Comment as-tu imaginé ce livre ?
- TH / Les carnets de croquis constituent mon trésor personnel, mon réservoir d'idées. Il y a des moments où je dessine régulièrement quelque chose dedans, mais aussi des périodes assez longues où je n'y touche pas. Un carnet d'esquisse est généralement fermé. Ce qu'il contient est caché. En ce sens, c'est quelque chose d'intime. Lorsqu'on le feuillette, on ne voit à chaque instant qu'une seule page. On ne peut donc regarder les images qu'il renferme qu'une par une, et non toutes ensemble. Un carnet, ou un livre, est une manière retenue de présenter des images. Lors de la préparation de l'exposition, je me suis aperçu que j'avais dessiné dans mes carnets de très nombreux croquis érotiques toutes ces années. L'intimité de ces croquis convient très bien à l'aspect intime d'un carnet d'esquisse. Il semblait logique de présenter un choix de ces croquis dans un livre afin que là aussi on ne puisse regarder qu'un croquis à la fois et non pas tous d'un seul coup.

- CCS / Tu as publié près de 50 ouvrages depuis 1982. Quel est ton rapport au livre et quel rôle tient le livre dans ta pratique artistique ?
- TH / Découvrir une peinture dans une exposition est très différent de regarder la reproduction de cette peinture dans un livre. Un aspect particulièrement frappant du passage de l'une à l'autre est la réduction de format. La reproduction se voit reprocher de ne pas montrer l'œuvre véritable. Mais j'aime les reproductions de mes œuvres, notamment parce que je n'arriverais jamais à les peindre aussi petites. Les différences de couleurs avec l'original ne me dérangent pas. Et puis, une peinture reproduite dans un livre est plus maniable. On peut emporter un livre n'importe où. En revanche, un tableau est encombrant et fragile. Le livre permet également de présenter une peinture dans le contexte de son choix, soit de la rapprocher d'une autre œuvre éloquente, soit de l'accompagner d'un texte. Le livre compense ce qu'il perd en authenticité par la possibilité d'associer une œuvre à une foule de choses. ■



Thomas Huber, *Musique le 14 juillet* (13.08.10), 2010, aquarelle, 35,5 x 26,7 cm.



Thomas Huber, *Sons titre*, 1984, aquarelle, 29,5 x 20,7 cm. © VG Bild-Kunst pour Thomas Huber (p. 4 à 7)

Le vivant et le déchet

Ouvertes et suggestives, les œuvres de Vanessa Billy évoquent aussi bien les cycles de la vie que ceux de la consommation. — Par Isaline Vuille

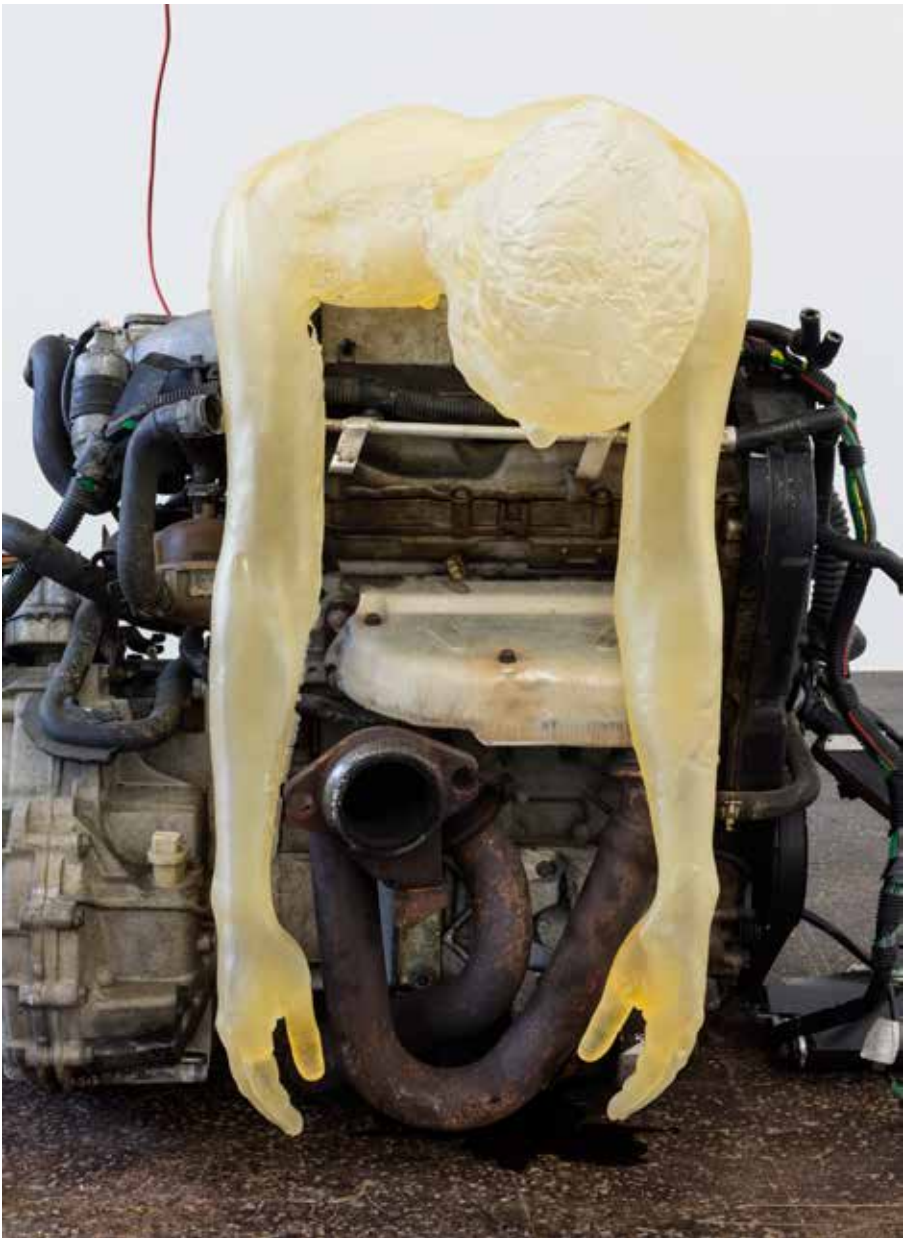
• EXPOSITION

21.01 – 26.02.17

Vanessa Billy
Dear Life

Repères biographiques

Vanessa Billy (née en 1978, vit à Zurich) a étudié à la Cooper Union de New York et au Chelsea College of Arts de Londres. Elle a exposé à la Kunsthalle, Saint-Gall; BolteLang, Zurich (2016); c-o-m-p-o-s-i-t-e, Bruxelles; Limoncello, Londres (2015); Collective Gallery, Edimbourg (2014); Piano Nobile, Genève (2013); Kunsthaus Baselland, MuttENZ (2011).



Vanessa Billy, *Dear Life*, 2016. © Gunnar Meier

■ Avec des éléments souvent récupérés, Vanessa Billy interroge les notions d'énergie et de circulation. Des matériaux mis au rebut deviennent ainsi matière à sculptures, dessins ou installations. Si cet attrait pour l'objet trouvé, qui a eu une vie et des usages antérieurs, n'est pas systématique chez l'artiste, il ne témoigne pas moins de l'intérêt de celle-ci pour le déplacement des formes et la réinterprétation d'objets existants. Et si ses œuvres peuvent être qualifiées de poétiques – notamment en regard de titres qui fonctionnent comme des *ouvertures* –, Vanessa Billy ancre profondément sa pratique dans une recherche sur la matière, avec une attention particulière pour les spécificités des matériaux naturels ou artificiels dont elle expérimente les propriétés esthétiques et joue des qualités physiques. Une résine dans un carton de transport figure ainsi une surface d'eau figée, tandis que des citrons surdimensionnés aux couleurs acides résonnent de manière légèrement monstrueuse avec les fruits que nous consommons – transformés, traités.

Transformation humaine

Bien présent dans le travail de Vanessa Billy, l'humain n'y est que rarement figuré, mais plutôt suggéré de manière implicite. Consommateur, destinataire de la circulation des biens et des données, du progrès et des avancées technologiques, il est dans le même temps coupable et témoin impuissant de la surexploitation des ressources naturelles et des échecs du recyclage. Et, conséquence de ce mode de consommation destiné à une minorité aisée, une grande partie de la population mondiale vit littéralement envahie par les déchets.

C'est progressivement que le corps humain a commencé à apparaître dans le travail de Vanessa Billy, par des références aux cycles de la digestion, par l'utilisation de photographies de son enfant, par des fragments de corps et, plus récemment, par des moulages de figures humaines.

Au CCS, le projet de Vanessa Billy reprend les problématiques qui lui sont chères : circulation et activation/désactivation des énergies, usage des matériaux de rebut, le titre *Dear Life* évoquant à la fois la vie humaine et ses transformations, et le vivant au sens large. Pièce importante de l'exposition qui porte son nom, la sculpture *Dear Life* est composée d'un moteur de voiture usagé sur lequel un corps de femme moulé en résine – qui ressemble plutôt à une peau ou à une chrysalide – est comme échoué; relié par un câble électrique, un petit moteur placé sous l'épaule de la figure fait trembler le corps de manière imperceptible. Image étrange et dérangeante, la pièce évoque l'interdépendance entre l'humain et la machine, en même temps qu'elle affirme un principe d'équivalence : le corps humain est une machine en activité continue, qui ne peut être désactivée qu'au moment de la mort. Le mouvement permanent causé par le petit moteur, presque ironique en considération de la masse inerte du grand, rappelle aussi le progrès continu dans lequel nous sommes engagés, notamment la veille perpétuelle induite par un mode de vie de plus en plus connecté.

La transformation de l'humain est également sous-jacente dans la photo *Stranded*, où un jeune enfant se tient sur un tas de déchets. Reprenant la pose classique de la photographie de bébé, l'association représentée peut faire penser aux étonnants composites entre pierre et plastique que l'on trouve depuis quelques années sur les plages d'Hawaïi, et porte un regard plutôt inquiétant sur l'avenir de l'homme en lien avec le devenir de la planète.

Tandis que ses œuvres recèlent parfois une dimension critique explicite, Vanessa Billy souligne son intérêt pour des formes d'art ambiguës, qui mettent mal à l'aise, dont la digestion est en quelque sorte difficile. Jamais univoques, naviguant entre une certaine esthétique, minimaliste et efficace, et des enjeux plus sombres, ses pièces visent à susciter la réflexion. Elles ne cessent de questionner *ce à quoi nous tenons* – pour reprendre le titre d'un ouvrage sur l'écologie politique de la philosophe Émilie Hache – et de résonner ainsi avec nos préoccupations les plus intimes et nos contradictions les plus complexes. ■

Isaline Vuille est historienne de l'art, commissaire d'expositions et programmatrice de la Médiathèque du FMAC à Genève.

Danse macabre

C'est le cas pour cette exposition au Centre culturel suisse, variation d'une exposition à la galerie Gregor Staiger de Zurich (du 19 novembre 2016 au 29 janvier 2017), elle-même dérivée d'une exposition au Centre d'art contemporain de Genève (2016). Les structures présentées ont en effet été conçues pendant la résidence proposée par l'institution romande. Elles proviennent de recherches sur le mobilier domestique initiées par l'artiste après ses travaux de tissus. *Night Shift*, l'exposition genevoise, déployait ainsi autour d'un même axe de petites saynètes mises en tension par un gigantesque film vinyle. Une sorte de « tournez manège » de la sculpture où les propositions volontiers entropiques et informes, héritées de ses travaux antérieurs, laissaient finalement la place à des têtes de lit et surtout à des carcasses d'abat-jour agrandies. Des structures modulaires beaucoup plus rigides et statiques, inédites dans le vocabulaire de l'artiste, et sur lesquelles elle va se concentrer davantage pour les expositions qui suivront, celle-ci comprise.

À ce principe de variation, il faut ajouter un goût pour la théâtralité et la narration. Les titres mêmes de ses expositions renvoient pratiquement toujours à un nom propre inspiré par la fiction. L'exposition du CCS ne déroge pas à la règle. En effet, si la carcasse désigne la structure d'un abat-jour, c'est également le nom du personnage principal d'une nouvelle de Mariette Navarro, *Alors Carcasse*. Un personnage qui « manque de démarche, manque de contour » et dont on suit les tourments dans ce récit aux accents « beckettien ». On trouve par ailleurs, dans le déploiement des huit modules, quelque chose de l'ordre du ballet constructiviste. Réalisées à l'échelle du corps, peintes d'une couleur ludique, les structures métalliques pourraient renvoyer aux costumes géométriques d'Oskar Schlemmer.

D'un autre côté, les structures en Pavatex, ce simili bois souple, ont quant à elles le charme du prototype scientifique. Ensemble, ces modules s'entrevoient à l'aune d'un imaginaire progressiste qui fleurit l'utopie moderniste des années 1920.

Toutefois, un sentiment plus tragique parcourt l'exposition dès lors que l'on entend le titre et que l'on s'intéresse davantage à cette peau de plastique rose chair pendue au plafond. La matière elle-même se trouve chargée d'une ambivalence symbolique, entre sensualité érotique (parmi les usages de ce type de vinyle, il y a la confection de *sex-toys*) et trophée morbide (disposée de la sorte, elle ne manque pas de rappeler la fameuse peau de saint Barthélemy, brandie par le martyr dans le *Jugement dernier* de Michel Ange). Le ballet mécanique prend soudain des allures de danse macabre, voire de jeu sadomasochiste. Sous cet éclairage, les innocentes carcasses d'abat-jours s'envisagent comme autant de cages ou d'instruments de torture.

Les variations de Sonia Kacem amènent toujours à ce type de tension oxymorique, ce point de contact inattendu entre des cultures, des imaginaires *a priori* irréconciliables. Pour exemple, son exposition au Mamco nimbait la rhétorique du minimalisme le plus austère dans les drapés chatoyants de l'orientalisme.

Il est à ce titre intéressant de noter que l'artiste est représentée par deux galeries, l'une à Zurich, fief de l'abstraction concrète de Max Bill, l'autre à Naples, ville des excès maniéristes et baroques. À elles seules, les deux cités cristallisent la sobriété protestante et l'exubérance latine, et constituent de fait un arrière-fond paradoxal pour cette œuvre qui revendique sa porosité au contexte. ■

Paul Bernard est conservateur au Mamco, à Genève.



Sonia Kacem, vue de l'exposition *Carcasse*, 2016, galerie Gregor Staiger, Zurich. © Gregor Staiger

Sobriété exubérante

Sonia Kacem propose un ballet mécanique figé, empreint de tourments ambivalents. — Par Paul Bernard

• EXPOSITION

04.03 – 02.04.17

Sonia Kacem
Carcasse

Repères biographiques

Sonia Kacem (née en 1985, vit à Amsterdam) a étudié à la HEAD à Genève, est en résidence à la Rijksakademie van beeldende kunsten, Amsterdam, en 2016-17. Elle a exposé au Centre d'art contemporain de Genève et à la galerie Gregor Staiger de Zurich en 2016, à la Kunsthalle de Saint-Gall et à la galerie T293 de Naples en 2015, ainsi qu'au Mamco à Genève en 2014. La monographie *Sonia Kacem – KIC 8462852* a été publiée par la fondation AHEAD en 2016.

■ L'œuvre de Sonia Kacem est d'abord animée par un principe de variation. D'une exposition à l'autre, structures et matériaux sont défaits, rapiécés, renversés, en un mot : réinterprétés. Dans les deux années qui se sont écoulées, on a pu ainsi revoir les mêmes tissus de stores prendre des reflets orientalistes, constructivistes ou baroques selon qu'ils recouvrent des pyramides (Mamco, Genève, en 2015), qu'ils s'étirent sur tout l'espace (galerie Gregor Staiger, Zurich, en 2016), ou qu'ils pendent pour former un drapé (galerie T293, Naples, en 2015). Ce réemploi systématique implique une économie singulière dans le travail de l'artiste. Au-delà d'un certain art d'accommoder les restes, il y a, dans la préparation d'une exposition, une façon particulière d'appréhender conjointement l'espace et les matériaux à disposition. L'adaptation du répertoire s'accompagne toujours de nouveaux partenaires formels et matériels, plus à même de jouer avec le lieu investi. Et de fait, chaque exposition peut se voir comme une « reprise augmentée » de celle qui l'a précédée, pour venir s'adapter aux dimensions et aux circulations du nouvel espace.



Julien Mages, *La Mélopée du petit barbare*. © Sylvain Chabloz

Jusqu’au bout de l’amour

Le metteur en scène vaudois Julien Mages nous plonge dans un univers aussi fascinant qu’intrigant, où la force de ses textes et de sa mise en scène nous révèle celle de ses personnages. — Par Jean-René Lemoine

• THÉÂTRE

DU MARDI 7 AU
VENDREDI 10.02.17 / 20 H
Julien Mages
La Mélopée du petit barbare
(2016, 1 h 15, 1^{re} française)

■ *La Mélopée du petit barbare* nous plonge d'emblée dans un musée imaginaire habité par une nuée d'oiseaux empaillés, caverne des songes où les souvenirs ensevelis remontent à la surface, comme de tranchantes apparitions. Tout se joue donc dans ce territoire de la mémoire, aux frontières du sommeil, entre un homme enfant et une femme dans la maturité. Peu importe d'où ils viennent, où ils vont. Ils sont « deux voix » surgies du passé. La pièce avance ainsi par glissements successifs, refusant toute certitude au spectateur. Le réel – concret, trivial parfois – y est enchâssé dans une langue ciselée, limpide et puissante.

Ce jeune homme qui a refusé le monde des adultes, lui préférant l'univers et l'organisation des oiseaux, a convoqué la femme dans un musée. C'est donc par son invocation qu'elle apparaît. Dressés l'un devant l'autre, ils s'épient, se jaugent, se (re)découvrent dans une joute âpre et sensuelle. Lui, a traversé une adolescence orageuse, porté par une violence rimbaldienne, perdant très tôt des camarades, combattants de la désobéissance, aimantés par la mort. Il n'a pas été l'enfant sage. Il a volé, s'est drogué, a été enfermé. Il a commencé à mourir. Au fil de l'interrogatoire intime auquel elle le soumet, elle se révèle à son tour. Elle est depuis toujours

dans son sillage, observatrice impuissante de sa révolte. Les frontières temporelles se brouillent, tandis que la femme se glisse, par bribes, dans la vie du jeune rêveur. Tous deux sont en quelque sorte les épaves d'eux-mêmes, laminés par le souvenir. Le duo laisse subrepticement la place à une trinité, par l'évocation d'un absent : le père, celui qui un jour a décidé de partir, de quitter la vie. Quand il est nommé, chacun prend inéluctablement sa fonction, et le tableau familial, comme aspiré par cette disparition volontaire, se recompose dans la fulgurance du désespoir et du regret.

La brutalité du départ, le vertige de la douleur sont magistralement décrits par Julien Mages. Il scrute les retrouvailles de deux êtres (dans le flou de leurs identités de mère et de fils) retranchés dans le chagrin de la perte, dévastés par le manque, mais dont le destin est sans doute d'aller à leur corps défendant jusqu'au bout de l'amour, dans les soubresauts incestueux du désir, au-delà de toute morale. Comme si la rédemption ne pouvait advenir sans la transgression la plus absolue.

Enfermés dans le mausolée aux oiseaux, ils sont beaux jusque dans leur infirmité, dans leurs incessants allers-retours, dans leurs dérobades, dans leur violence. La cérémonie qu'ils accomplissent sous nos yeux, si elle nous parle du gouffre de l'existence, est sans nul doute un retour à la vie. Lorsqu'ils nous disent qu'ils sont morts, c'est qu'ils ont repris le combat d'exister. Et tout à coup, c'est notre histoire à nous qui surgit à travers la passion furieuse de ces deux figures.

Julien Mages opère en orfèvre de la parole. Sa dramaturgie passe par le verbe, le choc poétique. Il est de la famille des « auteurs musiciens », maîtrisant le rythme de la phrase, réinventant la réalité par la force du chant, lui donnant ainsi des profondeurs, des significations multiples, comme autant de strates savamment empilées. Son texte a une solennité dépouillée. Le lyrisme est précis, économe, avec toujours en contrepoint ces phrases lapidaires où le quotidien réapparaît, comme transfiguré.

On peut dire, si l'on met cette pièce en perspective avec ses autres œuvres, qu'il s'agit bien d'une écriture du soi. Mais sa démarche échappe à tous les clichés de l'autofiction. Nous ne sommes jamais dans la chronique, encore moins dans le document. Peu importe le calendrier des événements, peu importe que ce soit vrai ou faux. C'est le sillon de sa propre mémoire que Julien Mages creuse, un caillouteux chemin d'introspection, revenant sans cesse à ses blessures avec une lucidité implacable, sans demander au lecteur la moindre compassion. Il saisit ses personnages au moment du vacillement, les scrute et les décrit comme un entomologiste, les plaçant dans des intérieurs asphyxiants ou bien dans une nature limpide, montrant ainsi qu'ils sont tout à la fois ombre et lumière. Mais où qu'ils soient dans ses opus, dans un paysage minéral ou au bord d'un lac, ils sont traversés par un exil intérieur. L'envie d'ailleurs est radicale, permanente. Et c'est parce qu'ils sont décrits sans concession que nous pouvons aimer ces êtres, nous identifier à eux. Cette écriture de la dépression a une vitalité désespérée. Hantée par les fantômes, elle se déploie comme un chant où la musicalité permet d'être au cœur même de la sensation du vertige.

Cette parole sait être lacunaire, c'est-à-dire laisser de l'espace à la représentation. Elle trouve une force et une immédiateté lorsqu'elle est proférée. L'auteur qui signe lui-même la mise en scène de *La Mélopée du petit barbare* prend le texte à bras-le-corps, le revisite, ancrant son couple de comédiens dans le sol, procédant

par soustraction pour atteindre très vite une simplicité compacte.

Il y a sur le plateau une tension permanente, un langage des corps qui rend la parole naturelle et vibrante. Le dialogue semble naître précisément de cette présence charnelle. Il n'y a aucune emphase dans la mise en scène qui nous apparaît progressivement comme un rituel. Tout devient alors possible dans ce concret du songe où la figure maternelle, incarnée par une comédienne jeune, toute de blanc vêtue, oscille entre présent et passé, entre tendresse et désir, dans une ambiguïté dangereuse et troublante, échappant ainsi dans sa féminité à toute définition. On reconnaît en elle la mère du tout petit garçon d'autrefois, mais aussi la compagne désarmée du père défunt. Face à elle, son partenaire a la grâce brutale, l'insolente inquiétude de l'adolescence.

La dimension de la révolte apparaît avec force dans l'intimité de leur huis clos. Si l'ainée semble apaisante, ironique parfois, elle est pourtant chargée elle aussi d'une rage qui n'a sans doute jusque-là pas pu s'exprimer. Il y a de la douceur, de la sauvagerie, de la crudité dans le jeu de ces deux acteurs qui semblent habiter le plateau de toute éternité. Ils se séparent, se retrouvent, dans un mouvement intérieur permanent – les ruptures rythmiques constantes permettant aussi une forme de légèreté et d'humour.

La force de *La Mélopée du petit barbare*, c'est de poser brutalement sous nos yeux une situation tragique, sans complaisance et sans apitoiement. Il n'y a aucune indécence dans les portraits qui sont ici brossés, même si la violence est incendiaire, même si le désir qui torture les deux personnages nous fait frémir d'effroi. Ces funambules que nous voyons évoluer sont en quelque sorte les fragiles médiums de nos existences. S'ils nous bouleversent tant, c'est sans doute parce qu'ils posent devant nous le miroir aveuglant de la vie. Julien Mages, dans sa nécessité, dans son urgence de raconter, les sort de l'ombre et les place à tout jamais dans la lumière. ■

Jean-René Lemoine est auteur et metteur en scène.



Julien Mages, *La Mélopée du petit barbare*. © Sylvain Chabloz

L'amour du détail

Le collectif d'architectes biennois :mlzd défend des positions originales. Sa démarche est passionnante, ses réalisations minutieusement réfléchies. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

MAR 24.01.17 / 20 H

:mlzd

Conférence

■ Une rue de Bienne, longue, plutôt large et sans grand caractère. À l'autre bout, un bâtiment à connotation industrielle, lumineux et sobre comme les aiment les architectes pour travailler. Jusque-là, rien de très particulier. L'étonnement et les questions surviennent dès que l'on tente de prononcer sans trébucher le nom du bureau où l'on a rendez-vous : « :mlzd ». Avec les deux points, je vous prie.

Partenaires dans ce collectif créé en 1997 et constitué en coopérative, Pat Tanner et Daniele Di Giacinto sourient. Ils ont l'habitude de se confronter à l'incrédulité de leurs interlocuteurs. L'explication est pourtant fort simple. Ne pratiquant pas une architecture d'auteur et insistant sur le groupe plus que sur l'individu, ils ne souhaitent pas mettre en avant un patronyme ou une initiale. Ils ont donc choisi ces cinq caractères qui résument bien leur vision du métier, presque une philosophie : Mit Liebe zum Detail (avec l'amour du détail).

« Par rapport à d'autres architectes, nous pouvons donner l'impression d'être encore au Moyen Âge, plaisante Daniele Di Giacinto. Soigner chaque élément du projet est en effet pour nous primordial. Cela va de l'implantation dans le site aux relations avec le maître d'ouvrage. Réfléchir sur la technique constructive, la statique ou la structure d'un bâtiment nous semble en outre aussi important que concevoir de belles formes et de beaux concepts. Et pour obtenir cette cohérence entre architecture et technique, nous collaborons dès le départ avec différents experts. »

Le bureau :mlzd, qui compte aujourd'hui une trentaine de collaborateurs, accorde une grande place aux concours. Avec trente premiers prix dans des compétitions internationales et une quarantaine de bâtiments construits en quinze ans, cette philosophie lui a visiblement réussi. Avec une certaine tendresse, nos interlocuteurs reviennent sur leur tout premier projet, remporté en 2001, l'extension du Musée d'Histoire de Berne.



Centre de visite de la Station ornithologique suisse, Sempach. © Alexander Jaquemot



Projet pour le Stade de la Tuilière, Lausanne. © Loom

Radical, le bureau choisit d'enterrer la nouvelle salle des expositions temporaires, une « black box » de 1 000 mètres carrés, et de réserver l'espace en surface pour créer une place accessible au public. De ce socle émerge un bâtiment vertical qui abrite la bibliothèque, l'administration du musée et les archives de la ville de Berne. Très fermé sur sa face sud, ce gros rocher géométrique possède, côté nord, une façade entièrement vitrée dans laquelle se reflète l'ancien bâtiment. Un dialogue qui se poursuit au niveau de la matérialité, la structure et la couleur du béton de l'extension reprenant celles de la maison mère.

À la même époque, :mlzd développe des projets visuellement très différents. Pour relever le défi d'un budget minimaliste (200 000 francs suisses), il imagine, dans le cadre d'Expo.02, un pavillon temporaire et recyclable réalisé avec 700 bacs en plastique translucide. À Bienne, tout près de la gare, il construit peu après la nouvelle École professionnelle commerciale, un volume presque carré organisé autour d'une cour intérieure avec des façades de verre fortement profilées. À l'intérieur, les couleurs sont utilisées pour faciliter l'orientation des usagers tout en créant un champ de tensions. « L'observation de la norme Minergie et le haut degré de détails ont conduit à l'élaboration de nombreuses solutions spécifiques. Les luminaires, notamment, ont été conçus et fabriqués spécialement pour l'école », précisent les architectes.

Verre, métal, béton, bois et même bronze – pour l'extension du Musée de la ville de Rapperswil-Jona – le collectif :mlzd n'a pas de matériau fétiche. Il a même travaillé avec le pisé (terre crue) pour réaliser le Centre de visite de la Station ornithologique suisse de Sempach. « On cherchait une symbiose entre le parc, le lac et les

oiseaux, et on est arrivé à cette solution », se souvient Pat Tanner. La parcelle était compliquée, les contraintes multiples, avec sur l'arrière une route très fréquentée. Les architectes ont pensé ce côté-là comme un dos qui contraste avec la généreuse ouverture du côté lac. Le Centre de visite se compose de deux bâtiments polygonaux compacts reliés par un foyer aux proportions généreuses, terminé par une volière qui crée « un passage fluide de l'intérieur vers l'extérieur ». Bref, un édifice magnifique qui, littéralement, semble naître de son environnement.

Cette ouverture à tous les possibles conduit très naturellement nos architectes au logement. Achievé en 2014 en plein centre-ville de Bienne, le complexe d'habitation de la ruelle de la Fabrique – une coopérative dont les locataires s'engagent à ne pas avoir de voiture – constitue un très bel exemple de leur approche. Le site en forme de L n'était pas facile, certaines habitations risquaient de manquer d'ensoleillement. Le problème a été résolu en créant des logements-maisonnets dont l'orientation principale, à l'est, est compensée par des surélévations et des puits de lumière. Les dix-sept appartements et trois ateliers habitables sont en outre complétés par des espaces à usage commun : un local multifonctionnel, une chambre d'hôte et une généreuse terrasse de toit avec pavillon-buanderie.

Cela vous fait rêver ? Le complexe de la ruelle de la Fabrique est plein, mais si vous patientez un peu, vous aurez d'autres possibilités d'expérimenter l'architecture de :mlzd. Le bureau développe deux gros projets de logements à Bienne. Il a réalisé la planification urbanistique d'un nouveau quartier, le Lorzenallmend, à Zoug. Et il s'apprête à démarrer la construction du stade de football de la Tuilière à Lausanne.

Situé au nord de la ville, cette imposante réalisation reprend et affine l'idée des terrains rectangulaires et légèrement décalés. Pour des questions de budget notamment, les architectes ont imaginé un stade sans façade sur trois côtés, ce qui rend le dessous des gradins visible de l'extérieur. Seule la tribune principale, qui abrite les espaces VIP et les bureaux, est entièrement fermée. L'arrivée des spectateurs se fera par les angles qui, de manière spectaculaire, se replient vers le haut, donnant à l'ensemble la forme d'une coupe. Le crédit de construction devrait être voté au printemps 2017. Un bâtiment qui ne ravira pas que les sportifs.

Voilà pour les projets réalisés en Suisse. Mais quand on s'appelle :mlzd, les frontières, qu'elles soient intellectuelles ou géographiques, sont faites pour être franchies. En 2004, en collaboration avec le bureau bâlois Buchner Bründler, le collectif biennois a reconfiguré le GA-200 de l'ONU à New York, un complexe de bureaux de 250 mètres carrés situé à l'arrière du célèbre hémicycle – un cadeau de la Suisse à l'organisation. De ce côté-ci de l'Atlantique, il va prochainement réaliser la transformation du Towergebäude Flughafen de Tempelhof, l'ancien aéroport de Berlin fermé en 2010. « Même si ce n'est financièrement pas très intéressant, il est pour nous essentiel de participer à des concours à l'étranger, d'aller voir ce qui se fait ailleurs, de découvrir d'autres débats », insiste Pat Tanner. « Et sur le plan culturel aussi, c'est passionnant, renchérit Daniele Di Giacinto. On a toujours l'impression que l'Allemagne ou la Belgique nous sont très proches. Et pourtant, leurs architectes travaillent très différemment. Ils ont une tout autre culture. On apprend beaucoup. » ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne, elle collabore notamment à *L'Hebdo* et au *Temps*.

Oscar Gómez Mata – L'Alakran, *La Conquête de l'inutile*. © Javier Marquerie Bueno

Indispensable inutile

C'est sur les sentiers espagnols que le metteur en scène Oscar Gómez Mata a trouvé l'inspiration et le rire qui balaient sa dernière création, *La Conquête de l'inutile*, une expérience théâtrale mêlant vivants et morts.

— Par Thierry Sartoretti

• THÉÂTRE

DU MARDI 14 AU
VENDREDI 17.03.17 / 20 H
Oscar Gómez Mata –
L'Alakran
La Conquête de l'inutile
(2016, 1 h 30, 1^{re} française)

■ Le livre est resté longtemps sur la table de nuit d'Oscar Gómez Mata. *Les Conquérants de l'inutile. Des Alpes à l'Annapurna*. Imaginez le metteur en scène arpenter les souvenirs de Lionel Terray, légende française des hauts sommets. Quelques pages, puis s'arrêter avec la nuit. Une étape avant le bivouac des rêves, emplis d'efforts, de silence, d'ascensions, de panoramas et de chutes. Terray n'est pas mort dans son lit, mais au pied du Gerbier, dans le Vercors. Il avait 44 ans. Oscar Gómez Mata fête cette année ses 53 ans, dont plus de vingt années de création entre les mondes hispanophones et francophones. Au théâtre, le passage des Pyrénées est moins risqué.

Le théâtre comme une discipline de l'alpinisme. La métaphore n'est pas tirée par les chardons. Hormis un nom dans les annales des grandes premières, que restait-il de l'ascension du varappeur ? La trace du pas disparaît vite. Effacée par le vent ou la neige. Le sort de la première au théâtre est-il différent ? Dans la tête du spectateur et de la comédienne, ne reste qu'un souvenir. Dans le journal, l'impression du critique. Dans la biographie de l'artiste, un paragraphe comme un croûton

sec retrouvé au fond du sac. Il existe parfois un texte. Il n'est pas plus vivant qu'une carte topographique. Quant à la captation filmée, cette dernière possède la maigre consistance d'un spectre au regard de l'expérience vécue. Son titre, par exemple, *Cerveau cabossé 2: King Kong Fire*, une création signée Gómez Mata de l'année 2002, sonne aussi lointain et peu accessible que le Makalu, le Fitz Roy ou le Jannu, les conquêtes de Terray.

C'est quoi l'inutile ? Se hisser sur un pic pour en redescendre aussitôt ? Monter un nouveau spectacle ? Pour ce farceur de Robert, est inutile ce « qui ne sert pas ». Heidegger savait débusquer les travers du matérialisme et n'était guère porté sur la plaisanterie. Le philosophe allemand s'est retrouvé, lui aussi, sur la table de nuit d'Oscar Gómez Mata : « Le plus utile, c'est l'inutile. Mais, expérimenter l'inutile, c'est le plus difficile pour l'être humain contemporain. On comprend "l'utile" comme quelque chose d'utilisable pratiquement, immédiatement, pour des buts techniques, pour quelque chose qui amène une action avec laquelle pouvoir faire du commerce et produire. On doit entendre l'utile dans son acceptation de "curatif", c'est-à-dire ce qui ramène l'être humain vers lui-même. » Ramener l'être humain vers lui-même. Nous voici pile-poil dans le théâtre d'Oscar Gómez Mata. Ces mois-ci, le metteur en scène à l'accent d'ours basque propose à des volontaires, alpagués de Buenos Aires à Genève en passant par Bilbao et Paris, un *Quart d'heure de culture métaphysique* inspiré d'un poème du Roumain Ghérasim Luca : « élever ensemble les idées / sans atteindre la verticale / et amener en même temps la vie / devant le vide bien tendu / marquer un temps d'arrêt / et ramener idées et mort à leur position de départ... » Encore un livre sur la table de nuit du dramaturge de *Psychophonies de l'âme*, une autre pièce de cette même féconde année 2002.

Un retour aux sources de l'enthousiasme

La Conquête de l'inutile a l'espagnol pour nom de baptême : *La Conquista de lo inútil*, création jouée le 13 octobre dernier à Madrid, au Teatro Pradillo, dans le cadre du bien nommé festival El Lugar sin Límites. Un « Lieu illimité » qui a son importance. Pour trouver l'inutile, oser accomplir cette somme d'efforts insensés permettant d'obtenir un résultat dont l'insignifiance n'a d'égal que l'immensité du désir, ou, en d'autres termes, retrouver l'enthousiasme qui permet de gravir ou de déplacer des montagnes, Oscar Gómez Mata revient à la source de son théâtre, lui qui a créé les premières mises en scène francophones de l'Argentin Rodrigo García (*Le Boucher espagnol*, *Tombola Lear*, *Notes de cuisine*, tout cela à la fin des années 1990) et débuté son travail théâtral entre le Pays basque et la capitale espagnole.

« Le spectacle est parti d'une envie de retravailler avec Esperanza López et Txubio Fernández de Jauregui, les deux comédiens avec lesquels j'avais monté *Optimistic vs Pessimistic* et que nous avions tourné pendant plusieurs années. » Créé en 2005, à Genève, ce spectacle a traversé l'Europe et l'Amérique latine dans des versions espagnoles, françaises et italiennes. Comme souvent avec les créations de la compagnie L'Alakran, les comédiens polyglottes sont plus que bienvenus. « Nous nous sommes retrouvés, il y a un an, lors d'une performance en Espagne. Je sortais alors d'une période de creux, avec un certain manque d'enthousiasme pour mon métier. Quand on a effectué plusieurs fois le tour du circuit, quelles sont les choses qui peuvent encore nous animer, nous pousser à rester au théâtre, dans l'espace public pour y dire quelque chose aux gens ? Cette nouvelle création aborde cette interrogation et tente d'y apporter des réponses. Dans ma carrière comme dans ma pensée a toujours prévalu l'idée de l'utilité. Il était temps de prendre le contre-pied. Et comme mes compagnons de jeu ne ressentaient aucun problème d'enthousiasme, j'ai bien sûr vampirisé celui-ci... », sourit Oscar Gómez Mata avec un air de démon malicieux.

Qui a expérimenté le joyeux et grinçant chaos scénique d'un spectacle comme *Kaïros*, *sisyphes et zombies* (2008), où l'on retrouvait sur un même plateau une machine à lancer les balles de tennis, un vendeur de fleurs pakistanais et quelques zombies dissertant de philosophie grecque, sait que le théâtre d'Oscar Gómez Mata ne peut pas naître dans le calme de la bibliothèque d'un dramaturge casanier. À L'Alakran, les portes sont grandes ouvertes et les courants d'air créatifs bienvenus : « Il était important que l'on se retrouve les trois dans des situations différentes de notre passé commun et surtout hors de l'espace théâtral. Nous avons partagé des sortes de rituels. Nous avons aussi marché. Beaucoup marché. En discutant et en faisant suivre ces promenades par des jams, des séances d'improvisations. Nous les avons jouées dans l'esprit enfantin du jeu, en dialoguant, en construisant des sets, en apportant des machines ou en composant des situations plus plastiques qui peuvent se passer de comédiens. Au bout d'un mois d'accumulation et d'échanges, s'est construit le tronc de ce spectacle. » Avec une envie de rires. Et en invitant sur le plateau l'immense population qui nous accompagne quotidiennement en toute discrétion : les morts. « C'est parti d'un amour commun pour l'écrivain catalan Enrike Vilamatas, en particulier *Dublinesque*, son livre inspiré de James Joyce où le personnage principal dialogue avec les fantômes de ses ancêtres dans la maison de ses parents. Les morts nous accompagnent. Notamment un de mes auteurs favoris, Jorge Luis Borges, qui ne repose pas très loin de chez moi au cimetière des Rois, à Genève. Nous leur avons proposé de travailler avec nous. C'est ainsi que les morts nous éclairent et apportent plusieurs couches de réalités dans ce spectacle. »

Rien de tel qu'un fantôme pour nous redonner « la sensation du vrai », mission première de cette *Conquête de l'inutile* aux résonances autobiographiques et dont l'intime universel a touché un public madrilène joyeux et ragaillardi par ce mortel banquet. ■

Thierry Sartoretti travaille à la RTS (Radio Télévision Suisse) comme journaliste culturel.

Oscar Gómez Mata – L'Alakran, *La Conquête de l'inutile*. © Javier Marquerie Bueno



Alexandra Bachzetsis, *Private: Wear a mask when you talk to me*. © Blommers & Schumm

Dense et impur

La chorégraphe et performeuse Alexandra Bachzetsis poursuit son exploration des motifs performatifs du genre et de la fluidité des identités.

— Par Cécile Broqua

• DANSE

MARDI 21 ET
MERCREDI 22.02.17 / 20 H
Alexandra Bachzetsis
Private: Wear a mask when you talk to me
(2016, 53')

Du 16 au 18 février 2017,
Massacre: Variations on a Theme,
Centre Pompidou.

■ À l'entrée du public de *Private: Wear a mask when you talk to me*, Alexandra Bachzetsis est déjà là, sur scène, installée face à un miroir comme elle pourrait le faire dans une loge. Les spectateurs prennent place, bavardent, l'observent distraitement. Ils se retrouvent insensiblement projetés dans une position de voyeur. Seule sur le plateau sous les projecteurs, l'artiste suisse d'origine grecque s'expose impassible, parfait son maquillage, retrace la courbe de ses sourcils. Elle s'apprête. En fond sonore, Grace Jones ténorise « Strange, I've Seen That Face Before ». C'est le début d'une longue mue. Un état de transformation permanent qui durera le temps du spectacle.

Méthodiquement, Alexandra Bachzetsis quitte sa tenue sportswear pour mouler son corps d'une robe de latex noir intégrale et luisante. Ainsi parée des appareils féminins les plus érotiques, elle décompose avec précision une danse d'appel direct, enchaîne poses et mouvements hypersexualisés, explicites et inspirés. À la fois objet de désir et femme dominatrice, elle s'offre au regard du public sous un glacis glam paradoxalement distancié. La performeuse ne laisse pas la moindre place à l'assistance pour s'installer dans une quelconque fascination fétichiste et opère d'emblée un glissement vers une autre tenue, un autre tableau, un autre état de corps. L'idée n'est pas ici de faire grimper le pouls de la salle, mais d'incorporer, d'éprouver, d'interpréter littéralement des formes codifiées d'exhibition.

Explorer des stéréotypes de genres à travers la mise en scène de corps et d'actes reliés aux cultures populaires, aux arts visuels et à la danse, tel est l'enjeu de la démarche de la chorégraphe Alexandra Bachzetsis. Une démarche qui n'a de cesse de mettre ces processus d'identification en tension avec les différentes façons dont les individus habitent leur corps, leur présence, leur prestance, leur gestuelle et ce qui leur échappe.

Alexandra Bachzetsis a suivi un parcours hybride à la croisée des arts visuels, de la performance et de la danse contemporaine. Elle a mené des études dans ces différents domaines en Suisse, en Belgique et en Hollande, durant lesquelles elle a croisé le chemin de la chorégraphe Sasha Waltz à Berlin et des Ballets C de la B.

Depuis 2001, elle mène son propre travail chorégraphique. Dense et prolifique, la chorégraphe a signé près de vingt-quatre pièces qui ont été présentées dans des théâtres et festivals du monde entier. Son travail est aussi fréquemment montré dans des lieux dédiés à l'art, comme des galeries ou des musées. Vivant entre la Suisse et la Grèce, Alexandra Bachzetsis s'est installée depuis peu à Athènes au cœur du quartier bohème et contestataire d'Exárcheia, « l'épicentre des soulèvements anarchistes » dit-elle. C'est là que la chorégraphe a répété le solo *Private* en collaboration avec le théoricien queer Paul B. Preciado, commissaire à la Documenta 14 (Cassel et Athènes). « Le travail de Paul m'interpelle personnellement, politiquement et esthétiquement. Je trouve son écriture et sa personnalité à la fois extrêmement audacieuses, attentives et provocantes. Cette tension entre la performance du genre et de l'identité sexuelle, l'expression et l'histoire personnelle sont les endroits de son travail où il parvient à nommer l'écart entre le langage, la structure et le contenu afin qu'il soit reconfiguré. »

Pour cette nouvelle création, Alexandra Bachzetsis a puisé la matière de son regard critique dans une vaste

étude comparative à la fois sociologique et photographique menée dans les années 1970 par l'artiste féministe allemande Marianne Wex. Il s'agit d'une recherche sur le langage corporel des hommes et des femmes dans l'espace public. Il se dégage de ce travail que les femmes s'emploient dans leurs postures à occuper le moins de place possible. À l'inverse, les hommes, à travers ce que l'on appelle aujourd'hui le « manspreading », une attitude conquérante souvent décrite dans les études de genres, occupent un maximum d'espace : genoux écartés, pieds tournés vers l'extérieur, coudes déployés. L'artiste germanique y voyait là le reflet des rapports de domination au sein des structures patriarcales basées sur le genre. Et c'est bien la fortune critique de cette œuvre, témoignant de la dimension performative de l'identité de genre et des ressorts politiques qui la sous-tendent, qui intéresse la chorégraphe. « Ce qui ne cesse de me fasciner, confie Alexandra Bachzetsis, c'est la façon dont le corps se comporte comme un modèle de représentation, et tout particulièrement le corps des adolescents. » La première phase du processus de création de *Private* a ainsi été consacrée à une expérience menée avec deux adolescents garçon et fille de 13 ans. « J'ai travaillé avec eux dans l'idée de faire des portraits, dans une démarche comparable aux *tasks* (tâches) qui finalement constituent la partition de *Private* : prendre des poses, faire une danse, s'habiller comme une femme qui s'habille en homme, chanter une chanson, danser comme Michael Jackson... »

Motif chorégraphique basé sur l'emploi d'actions concrètes, la *task* est dans la bouche de la chorégraphe une référence directe à l'histoire de la danse postmoderne. Fortement influencée par Trisha Brown et Yvonne Rainer, Alexandra Bachzetsis convoque ici la mémoire de ce courant des années 1970 dont la recherche poursuivait dans la quotidienneté du geste et dans des états de corps départis de tous marqueurs de genre.

La performance revisite une multiplicité d'attitudes et de postures étrangement genrées. Elle glisse d'une évocation de Trisha Brown à des poses de footballeurs, des exercices de yoga ou des imitations de Michael Jackson. Ces enchaînements performatifs naviguent en eaux troubles, hors des articulations classiques des catégories sexe et genre. Ils créent une démultiplication des images de l'artiste constamment métamorphosée, brouillent les pistes de lecture et activent ainsi la conscience du spectateur. On pense à la philosophe américaine Judith Butler pour qui « l'effet du genre est produit par la stylisation du corps ». On pense aussi aux performances drag king et drag queen des subcultures queer qui font figure de modèle pour Butler en matière de performance de genre. Mais la recherche d'Alexandra Bachzetsis est ailleurs, départie de l'hyper théâtralité burlesque et bien souvent parodique de ces performances de cabaret. Elle trace une route plus lointaine et plus intime, à distance elle aussi des sentiers rebatus des normes imposées. Dans la dernière partie du spectacle, elle convoque une sous-culture liée à ses origines grecques, le rebétiko, une danse traditionnelle née dans les années 1920 dans les tavernes et les bordels des faubourgs de réfugiés d'Asie mineure du port d'Athènes. Cette danse d'homme hypnotique semble emporter peu à peu la performeuse et griser avec elle l'auditoire. Alexandra Bachzetsis perd de sa distance, pour incarner cette fois puis chanter un air de ce blues grec sur cette musique dont la mélancolie évoque la douleur de l'exil et de la perte d'une part de soi.

Private est une traversée, du côté des marges, au-delà des places assignées, où s'engage la déconstruction d'une histoire personnelle, historique, culturelle et sociale pour se découvrir soi-même, trouver sa voie et affirmer dans le même temps « une déclaration politique sur le corps et sa puissance d'agir ». ■

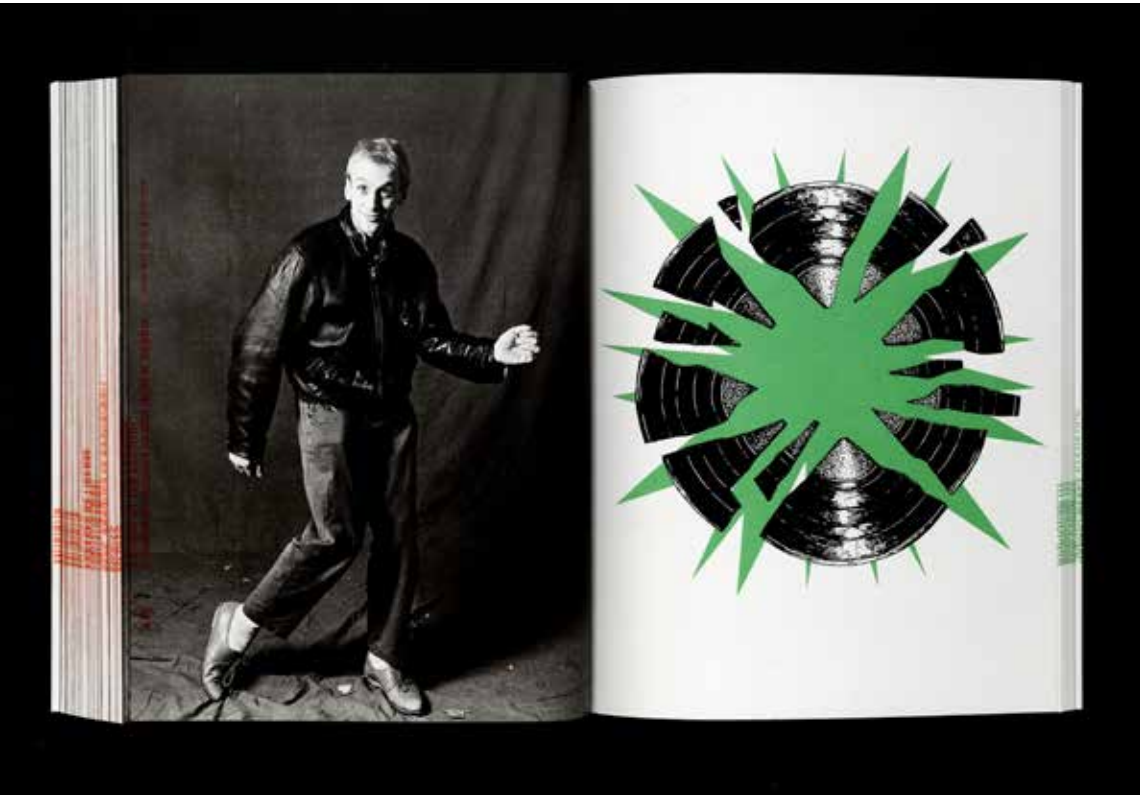
Cécile Broqua est journaliste pour le magazine *JUNKPAGE*.



Alexandra Bachzetsis, *Private: Wear a mask when you talk to me*. © Blommers & Schumm

Conception : Alexandra Bachzetsis
en collaboration avec
Thibault Lac et Paul B. Preciado /
costumes : Cosima Gadiant /
son : Lies Vanborm / lumière et
technique : Patrik Rimann /
scénographie : Sotiris Vasiliou

Production : Association
All Exclusive / coproduction :
Kaserne (Bâle), festival Zürich
Tanzt, ICA (Londres), Tanzhaus
(Zurich), R. Rauschenberg
Foundation (New York),
documenta 14 / soutiens :
Stadt Zürich, Canton de Bâle,
Pro Helvetia, GGG Basel
et la Fondation Ernst Göhner



Extrait du livre *Heute und Danach*, Edition Patrick Frey, graphisme Prill Vieceli Cremers, 2012.

Un luxe simple

Depuis quinze ans, le studio Prill Vieceli Cremers maintient un point d'équilibre entre une éthique de travail saine et des projets stimulants.

— Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

MAR 28.02.17 / 20 H

Prill Vieceli Cremers

Conférence

■ Lorsqu'elle résume les principes qui guident le studio zurichois Prill Vieceli Cremers, Tania Prill pose d'emblée ses priorités : « Dans notre studio, nous faisons uniquement les projets qui nous intéressent. C'est le plus grand luxe que nous possédons et après toutes ces années, j'ai toujours beaucoup de plaisir à venir travailler. » Cette liberté de création n'est pas fortuite, car, parallèlement au studio, chacun poursuit des activités indépendantes. Tania Prill enseigne depuis dix-sept ans la typographie et la communication visuelle en Suisse et en Allemagne. Alberto Vieceli travaille sur des mandats réguliers et Sebastian Cremers, qui a rejoint le studio en 2011, est également enseignant à temps partiel. Depuis la création du studio en 2002, leurs projets s'inscrivent presque exclusivement dans des secteurs culturels, en particulier grâce à une collaboration entamée très tôt avec les Editions Patrick Frey. Au fil des années, ils ont ainsi soigneusement accumulé une conséquente collection de travaux largement reconnus pour leur précision et leur pertinence.

À ce titre, *Hot Love* (2006) constitue une étape importante. Ce projet retrace l'émergence des scènes punk en Suisse, entre 1976 et 1980, à partir d'une collection de flyers et de souvenirs hétéroclites recueillis par l'éditeur Lurker Grand. « Nous avons simplement organisé ce matériel de manière chronologique, sans définir de grille *a priori* », précise Tania Prill à propos de cet hommage à l'ethos DIY dont l'impact a été énorme. La sortie de *Hot Love* a largement contribué à un regain d'intérêt pour les productions musicales de cette période « oubliée », ainsi que pour les divers codes vestimentaires et graphiques qui s'y rattachent.

On retrouve cette même volonté de lier explorations formelles et perspectives socioculturelles dans l'ouvrage

Money (2015). Un projet largement influencé par Hans-Rudolf Lutz : « Nous sommes tous les trois très inspirés par son travail. Il attachait beaucoup d'importance aux erreurs et autres formes de coïncidences graphiques. Par exemple, *Die Hieroglyphen von Heute* (1997) regroupe une collection de symboles graphiques inscrits sur des cartons qu'il avait récoltés aux quatre coins du monde » et *Money* suit une démarche un peu similaire. Lors d'une visite dans un marché de Téhéran en 2006, Tania Prill découvre des boîtes pleines de billets de banque périmés. Elle est frappée par l'originalité des motifs utilisés et décide de collectionner toutes sortes de vieilles devises en provenance du monde entier. Dix ans plus tard, le livre sort dans une période où la généralisation des transactions électroniques et les enjeux géopolitiques offrent un contexte propice pour apprécier l'exotisme suranné de ces motifs finement ciselés.

En ce moment, Prill Vieceli Cremers travaille à la conception du catalogue de l'exposition *Unter dem Radar* qui revient sur l'essor des publications underground entre le début des années 1960 et le milieu des années 1970. « À cette époque, les maisons d'édition poussaient comme des champignons et tout le monde s'improvisait auteur, imprimeur, graphiste, etc. C'est passionnant de retrouver les liens avec les scènes indépendantes actuelles et cette exposition est une bonne manière de comprendre comment tout cela a commencé. » Tania Prill a étendu cette investigation aux scènes underground helvétiques dans le cadre d'un projet de recherche mené avec la HFK de Brème.

Enfin, une autre activité importante de Prill Vieceli Cremers consiste à administrer les archives de Hans-Rudolf Lutz, décédé en 1997. Parmi les projets à venir, le studio souhaite lui rendre hommage à travers une exposition : « Pour plusieurs générations de graphistes qui l'ont côtoyé, il a été très influent, remarque Tania Prill, toutefois, je réalise que la nouvelle génération ne connaît pas nécessairement son travail. Nous réfléchissons à mettre en place une équipe et à contacter des institutions, mais cela prend du temps. » ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant et sociologue basé à Lisbonne.





Empreintes, 2017) « qui dorment à même l’asphalte [...] et rêvent d’être Pelé ou Ronaldinho [...] et parfois un ange noir / les ravit pour un court vol avec des ailes de location »...

« L’art c’est ça : nous faire vivre les choses comme si elles étaient sous nos yeux », écrit encore Nessi dans *La Semaine prochaine, peut-être* (Bernard Campiche, 2009), qui raconte de l’intérieur l’histoire de l’émigré tessinois José (Giuseppe) Fontana (1840-1876), pionnier du mouvement ouvrier portugais. Et, un peu plus loin : « les poètes [...] ne peuvent se sauver qu’en se mettant eux-mêmes à nu. »

Nous faire vivre les choses comme si elles étaient sous nos yeux, Nessi a ce don, que ce soit dans les récits de *Miló*, histoires de résistance et scènes d’hier et d’aujourd’hui, ou dans les poèmes de *La Nuit et le Pétale*, où plus que jamais peut-être le poète nous parle dans l’intimité.

Dans le beau texte intitulé « Où va la poésie », paru en 2016 dans la *Revue de Belles-Lettres*, Nessi confie aussi : « J’écris des poèmes avec l’aide des gens communs ». Les gens simples dont il se sent proche et dont il fait entendre la voix dans ses récits et ses poèmes où il les fait souvent parler à la première personne. Et nous, lecteurs, les entendons et les voyons vivre encore, une fois le livre refermé. Même les amis disparus sont toujours là :

*S’il est vrai que celui qui meurt ne meurt pas tout à fait,
mais séjourne dans les endroits où il a vécu
et se promène en conversant avec les arbres
tu n’es pas morte, car je te vois de temps en temps
[...] nous nous retrouvons à mi-chemin, dans l’avant-calle
entre la mort et la vie, la nuit et le pétale.
« S’il est vrai »*

Ces poèmes nous disent aussi le sentiment de la nature qui habite le poète, comme les vers qui ouvrent « Après-midi de septembre », dédié à sa femme :

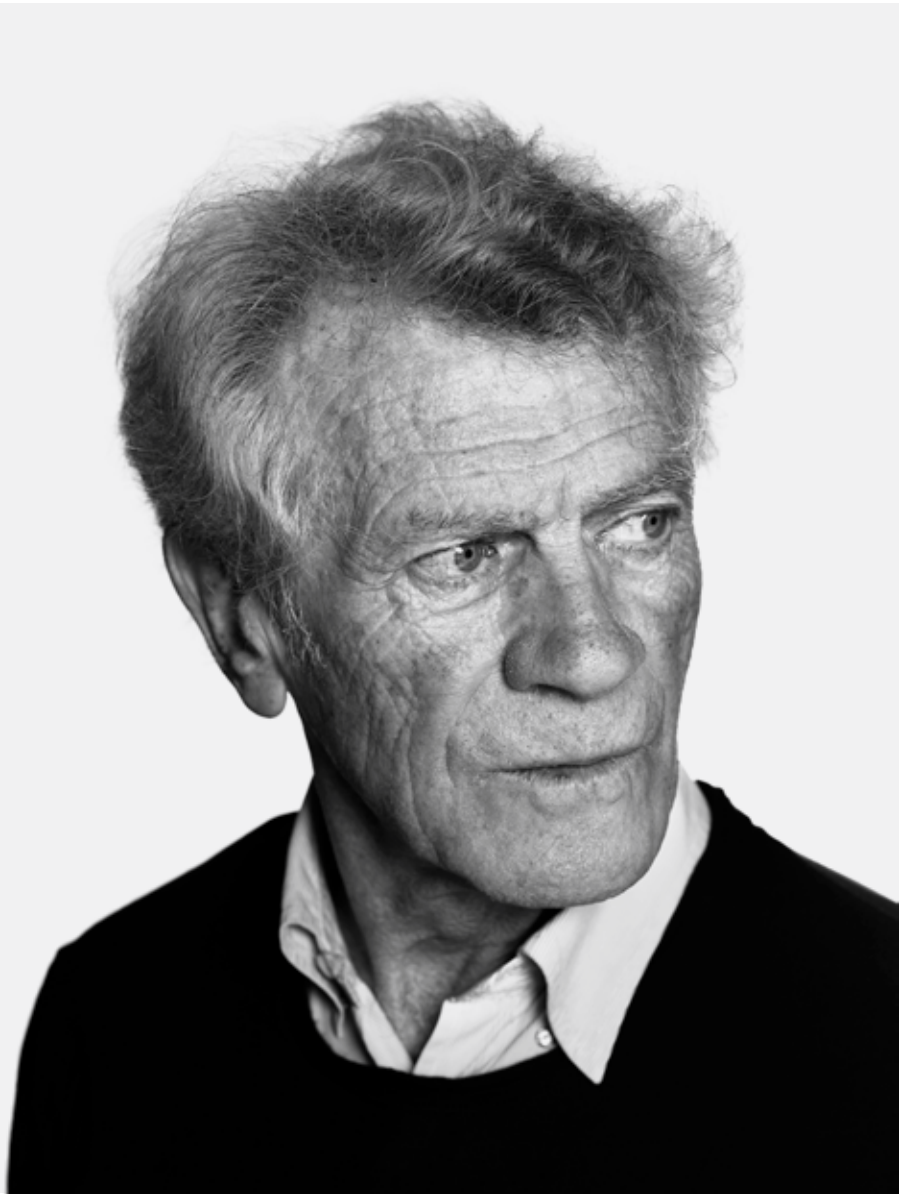
*Je suis avec toi, je marche avec ton pas
je marche avec les pattes des fougères
avec l’œil de la pie voleuse de rêves
je suis ce pré brûlé en pente
cette baie heureuse de sorbier...*

On retrouve aussi, dans la section « Apparitions », comme dans *La Couleur de la mauve* (Empreintes, 1996), sorte d’*Anthologie de Spoon River* tessinoise, cette galerie de portraits de « gens d’ici », décrits d’une plume fraternelle (« La serveuse », « Le vieux au tintébin ») ou s’exprimant à la première personne (« La toujours jeune », « Clandestine »).

En conclusion de « Où va la poésie », Nessi écrit : « La poésie ne va nulle part. Elle est là. Elle se tient cachée en attendant que quelqu’un la porte à la lumière, comme une pierre précieuse sous les cailloux. C’est une suspension du temps. C’est le très bref enchantement qui nous saisit quand l’aiguille des secondes de l’horloge de la gare, arrivée au bout de son tour, hésite un instant avant de déclencher la minute suivante. C’est dans cet intervalle entre la vie et la mort que se tient la poésie. En cet instant, tout peut arriver. » Même de rencontrer un être mystérieux, pour une « Conversation avec l’ange » qui clôt le recueil presque comme un testament :

*[...] Tu m’as appelé ? L’heure est déjà venue ?
Quelle hâte !
Je remets mon cornet dans l’étui,
prépare ma valise : j’y vais et je salue
les femmes, les feuilles, la lumière
que j’ai aimées. ■■*

Christian Viredaz est poète et traducteur.



Alberto Nessi. © SRF Kultur/Ansichten.ch/Lukas Maeder

Lumière des mots

Alberto Nessi, Grand prix suisse de Littérature 2016, compte parmi les poètes et romanciers les plus connus de Suisse italienne.

— Par Christian Viredaz

● LITTÉRATURE

MERCREDI 08.03.17 / 19H
Alberto Nessi

Lectures en français et en italien suivies d’une rencontre animée par Jean-Baptiste Para, rédacteur en chef de la revue *Europe*.

En partenariat avec la Maison de la Poésie.

Maison de la Poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris



Quand des particules jouent au Far West

Le chorégraphe Gilles Jobin explore les relations de couple à travers la physique des particules. — Par Lilo Weber

● DANSE

MERCREDI 22
ET JEUDI 23.03.17 / 20 H
Cie Gilles Jobin
Força Forte
(2016, 50', 1^{re} française)

■ Ceux qui attendent à nouveau de Gilles Jobin, après son *Quantum* de 2013, quelque chose de rigoureusement abstrait seront surpris par *Força Forte*. L'imagerie est ici complètement différente de celle que l'on connaît des dernières œuvres de ce chorégraphe suisse : pas de ces rouages finement ciselés qui tournent devant nos yeux et laissent des signes secrets dans l'espace, mais des personnages étranges, des citations de bandes dessinées et de westerns – comme s'il fallait raconter une histoire. Le narratif reste cependant une simple allusion, il n'y a pas de récit, mais la possibilité d'un récit. Un mouton en fourrure de loup retrouve, près d'un feu de camp, un chat avec une tête de cheval, quelque part dans la prairie ou le désert – ou le désert d'une idylle arrivée à son terme. L'histoire se perd dans le sable comme cette idylle. Le duo Gilles Jobin et Susana Panadés Diaz s'arrête brusquement, sans bruit ni chanson en quelque sorte.

Força Forte se déroule dans le Far West d'une relation de couple, mais s'inspire de la physique des particules, comme l'explique Gilles Jobin : « L'interaction forte est l'une des quatre interactions fondamentales de la nature ; c'est une force contre-intuitive. L'interaction forte maintient ensemble les quarks [particules élémentaires]

et par là même toute la matière de l'univers. » Cette force est contre-intuitive parce qu'elle ne diminue pas avec l'éloignement, mais reste constante, et plus les particules élémentaires s'éloignent, plus son effet grandit – comme un élastique qui se rétracte avec d'autant plus de force qu'on le tend davantage.

Particules élémentaires

Gilles Jobin a acquis ses connaissances sur les interactions fondamentales de la nature en 2012 au CERN de Genève. C'est l'obtention du prix Collide@CERN dans la catégorie danse et spectacle qui lui permet de faire un stage de trois mois dans le célèbre centre de recherche en physique des particules. Ce stage va lui ouvrir un nouvel univers. Il se rend au CERN avec l'espoir d'y trouver une nouvelle source d'inspiration après avoir commencé à travailler sur l'idée de générateurs de mouvement dans *Spider Galaxies* (2011). Dans cette œuvre, il définissait des règles, des paramètres qui constituaient le cadre dans lequel évoluaient les danseurs, lesquels avaient comme base de leurs mouvements des milliers de croquis avec des instructions précises. Il se dit à présent que la physique des particules lui fournira peut-être des générateurs de mouvement cachés, pour ainsi dire, des règles ou des systèmes qu'il pourra utiliser dans ses chorégraphies.

Par exemple, la symétrie. Il apprend avec fascination qu'il y a de nombreuses symétries dans la physique des

particules, la symétrie de jauge, la symétrie en miroir, la symétrie d'inversion du temps... Voilà de quoi alimenter ses générateurs de mouvement. Assisté par deux physiciens, il tire de ce qu'il vient d'apprendre des paramètres qu'il donne aux danseurs pour leurs mouvements. Le résultat est *Quantum*, qui s'appuie sur un travail avec différentes symétries. « La physique des particules me plaît énormément parce qu'elle est extrêmement abstraite, explique le chorégraphe. C'est presque comme si on choisissait l'abstraction comme objet. Dans *Quantum*, je me suis libéré de la narration. » Tous ses autres travaux étaient basés sur une idée, ajoute-t-il. En revanche, « *Quantum* est complètement indépendant de toute idée. Ou il n'y a peut-être que celle-ci : l'abstraction autant que possible. Je n'ai pas eu besoin de donner une signification, ni même d'établir un rapport avec la physique des particules. »

À première vue, *Força Forte* semble à des années-lumière de *Quantum* et de la physique des particules. Et pourtant ce duo s'inspire du stage de Gilles Jobin au CERN, à savoir de ce qu'il a appris sur la force contre-intuitive, sur l'interaction forte dont l'effet est d'autant plus puissant que les quarks s'éloignent les uns des autres. « Pendant longtemps, je n'ai pas su quoi faire de ces éléments, je ne voyais rien d'intéressant à utiliser », se souvient le chorégraphe. Mais ensuite, une analogie lui vient à l'esprit : la relation de couple. « Lorsqu'on se sent bien avec quelqu'un, on est détendu, et plus on est proche l'un de l'autre, plus on est détendu. En revanche, la distance peut faire naître des tensions. En s'éloignant, les quarks finissent par se briser et renaissent à partir du vide. » Gilles Jobin voit là une analogie avec la relation de couple : « Elle peut couler de source puis devenir très tendue, finir par se briser et renaître du néant. »

Un amour de Far West

Força Forte est composé de phases d'une relation de couple et de couches de concrétisation et d'abstraction. Les personnages et les scènes sont plongés dans le rouge, le vert et le bleu, qui sont les charges de couleur des quarks. Les particules ne peuvent s'unir que si la combinaison de leur couleur est blanche.

Les phases de la relation de couple sont juxtaposées sans lien apparent entre elles, elles se présentent comme les étapes indépendantes d'une rencontre et d'un éloignement progressifs. Elles s'appuient sur différents niveaux de fiction et de réalité, tandis que les corps des deux danseurs évoluent entre la réalité et la projection sur un écran. Ces différents niveaux sont manifestes dès le début : Gilles Jobin, en costume de cow-boy, met un disque sur le tourne-disque et projette ensuite sur l'écran un couple de personnages animés numériquement dans lesquels on reconnaît clairement le chorégraphe et Susana Panadés Diaz, ou du moins leur image virtuelle. Cette animation est peu après remplacée par une image réelle des deux danseurs en justaucorps. Les costumes, comme la danse, pourraient tout à fait provenir d'une œuvre récente du chorégraphe.

L'œuvre évolue ainsi de l'abstrait vers le concret, de personnages animés numériquement à un loup et un cheval en passant par un cow-boy et une cow-girl. Mais les apparences sont trompeuses. La danse dans le désert du Mexique devant des cactus en plastique et des ombres de chevaux est complètement absurde. Aussi absurde que le « rideau de fer » qui doit protéger les États-Unis des migrants mexicains. Ce qui apparaît ici brièvement en toile de fond derrière cette danse de couple est, nous le savons, réalité et fiction en même temps, rêve pour les uns, cauchemar pour les autres, suivant le bord où l'on se trouve, géographiquement et politiquement.



Cie Gilles Jobin, *Força Forte*. © Gregory Batardon



Cie Gilles Jobin, *Força Forte*. © Gregory Batardon

Les bottes, ceintures et chapeaux de cow-boy ainsi que les chevaux sont des composantes du mythe américain de la conquête de l'Ouest. Ce sont aussi les attributs d'une sous-culture que Gilles Jobin considère comme très développée en Europe. Ici et là, il rencontre des gens en tenue de cow-boy. La même chose vaut pour le mouvement furry (*furry* signifiant « poilu »), autre sous-culture qui est citée à la fin et dont les adeptes se déguisent en renards, chevaux, animaux tirés de livres ou créatures imaginaires et se retrouvent à des soirées. Mais à la différence du carnaval, ici, la plaisanterie est sérieuse : les porteurs de costumes poilus s'identifient avec l'animal qu'ils incarnent et vivent ce qu'ils se représentent comme la vie de l'animal. De la même manière, *Força Forte* joue avec différents niveaux de réalité sans les rejeter, ils sont simplement déplacés. Ces déplacements se reflètent dans la musique de Franz Treichler : des allusions à de la country se transforment en sons électroniques abstraits ou en bruits d'apparence naturaliste, et par là même absurdes, comme un aboiement de chiens.

Gilles Jobin s'est toujours intéressé aux extrêmes limites de la culture populaire et il a toujours eu du flair pour les individus décalés. Dans les années 1990, lorsque, quittant la Suisse calme et ordonnée, il s'est installé à Madrid, il a imaginé ce que les apparences bien propres de son pays pourraient cacher. Ainsi est né son solo *Bloody Mary* (1995) où il met en scène un type dérangé qui tripote du sang artificiel dans un garage. L'imagerie brute de *Força Forte* rappelle cette première œuvre. Le regard du chorégraphe sur une obsession obscure est cependant devenu plus biaisé, plus distancié, plus humoristique aussi. ■

Lilo Weber est journaliste danse pour le quotidien *Neue Zürcher Zeitung* à Zurich et le magazine *TANZ* à Berlin.



Portrait de Patrick J. Gyger par Marc Caro.

Des myriades à l'Unique

Tout portrait est une forme d'enquête, au sens que donnait Hérodote à ce mot, qui commence nécessairement par la fin. Et comment ne pas évoquer le « père de l'histoire », proche de Périclès, lorsqu'il faut présenter et comprendre le parcours de Patrick J. Gyger, l'actuel directeur du Lieu Unique à Nantes ? — Par Ugo Bellagamba

■ Depuis 2011, Patrick J. Gyger dirige ce fier navire sur les mers de l'art décisif. Il lui permet d'échapper à toutes les formes de classicisme programmatique et de traverser tous les Charybde et les Scylla administratifs et politiques. Ses dernières escales sont plébiscitées, comme la création du festival Atlantides, en 2013, déjà bien installé dans le paysage culturel des Pays de Loire, ou l'exposition *Mégastructures*, en partenariat avec le Centre Pompidou, annoncée pour mars 2017, et qui relie les rêves utopiques des cités géantes à la représentation que nous nous faisons des villes d'aujourd'hui. Il fallait bien un enfant de São Paulo, nourri au lait de l'ordre et du progrès, formé en Suisse romande, à Rolle, et ayant vécu dans plusieurs capitales européennes, pour entretenir le pluralisme fascinant de ce lieu d'arts et de regards, qui reste unique au pays d'Auguste Comte. Patrick J. Gyger, qui sait conjuguer la rigueur de l'engagement à la générosité des projets, ne s'est jamais laissé intimider depuis son arrivée à ce poste : ni par son auguste

prédécesseur, Jean Blaise, ni par les sombres mutins du misérabilisme. Contre vents et marées, et avec la certitude de son cap, il prend des décisions hardies qui mettent à l'honneur l'étrange, l'inconnu et l'émergent, et nous emmènent jusqu'au pays de Cocagne.

Bien sûr, rien n'arrive par hasard et pour le comprendre, il nous faut mesurer les étapes de son parcours, personnel et professionnel, un peu comme le font les protagonistes de *Vertigo* d'Alfred Hitchcock, de *La Jetée* de Chris Marker et de *L'Armée des douze singes* de Terry Gilliam, en observant les cernes concentriques d'un séquoia. Les deux dernières de ces œuvres, d'ailleurs, nous renvoient à un genre littéraire et cinématographique dont Patrick J. Gyger est l'un des spécialistes mondialement reconnus : la science-fiction. C'est seulement en arrivant à la « pulpe » du bois que nous aurons approché le sens secret d'une vie tout entière dédiée au service de la culture.

Une histoire d'utopies

Avant de devenir le flamboyant directeur du LU, Patrick J. Gyger avait déjà écrit les deux premiers chapitres de son histoire d'amour avec l'art et l'imaginaire ; une histoire de celles qui s'inscrivent dans les myriades célestes. Patrick J. Gyger devint, à deux ans d'écart, autant dire de façon simultanée, en 1999 et en 2001, le directeur de

La Maison d'Ailleurs, musée de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction, créé à Yverdon-les-Bains grâce au legs de Pierre Versins, et le tout premier directeur artistique du festival de science-fiction de Nantes, les Utopiales, aujourd'hui devenu un rendez-vous incontournable. C'est Bruno della Chiesa qui eut l'intelligence d'aller chercher ce trentenaire déterminé qui avait déjà la charge du sanctuaire vaudois des rêveurs, des utopistes et des arpenteurs d'autres mondes, pour diriger, à ses côtés, un festival naissant qui devait rendre à la ville de Nantes son plus beau fleuron : Jules Verne. Patrick J. Gyger sut mener de front les deux fonctions, de 2001 à 2005, avant de passer les rênes du festival à d'autres, pour mieux se concentrer sur les collections de La Maison d'Ailleurs. Non que le cumul des mandats lui pesât, lui qui est aussi consul honoraire de Suisse à Nantes, qui a été intervenant à la Haute École d'art et de design de Genève. Mais Patrick J. Gyger n'est pas de ceux qui s'estiment propriétaires d'un espace ou même d'un rôle.

Un rôle à jouer

L'ère Gyger, de 1999 à 2010, peut s'analyser autant comme une Renaissance que comme une postmodernité. *Renaissance*, parce qu'il rend hommage aux pères fondateurs de la science-fiction, avec l'ouverture de l'Espace Jules Verne en 2008, une exposition sur la conquête des pôles et la préparation minutieuse de l'exposition permanente. *Post-modernité* parce qu'il s'illustre dans le choix de thématiques qui n'appartiennent pas au « canon » du genre : l'art brut, l'architecture durable ou encore les illustrations les plus poétiques de Mervyn Peake.

Sa dernière exposition à La Maison d'Ailleurs, qui ne fut montrée qu'après son départ, concernait l'impact culturel des jeux vidéo. Son approche pourrait paraître trop éclectique. Il n'en est rien. Simplement, Patrick J. Gyger aime la science-fiction sans verser dans l'idolâtrie. L'érudit n'est pas prosélyte. Il sait que la SF ne gagnera rien à l'onanisme autoréférentiel dans lequel certains de ses laudateurs ont tendance à l'enfermer. Elle doit, au contraire, rejoindre le fleuve puissant de la culture.

Inlassable pérégrin, Patrick J. Gyger n'eut de cesse, pendant cette belle décennie, de développer des contacts avec les pays européens, faisant voyager les collections d'un musée à l'autre et assurant l'ouverture de la conférence Lift à Genève en 2009. Il a travaillé à briser les vieilles certitudes sur la science-fiction, encore trop souvent perçue comme un simple avatar de la frontière américaine. C'est aussi la raison pour laquelle il accepte d'être commissaire de l'exposition *Science et Fiction* à la Cité des sciences et de l'industrie de Paris, en 2010. Il ne s'agissait pas d'édifier le public avec un corpus ésotérique ou de réjouir les « geeks » qui comptent le nombre de boutons sur le costume d'apparat du commandant de l'*Enterprise*, mais bien de permettre à tout un chacun de se réapproprier cette part de la culture, sans prétention ni exclusive.

Patrick J. Gyger ne s'est pas contenté d'être un directeur et un promoteur. Il est aussi un chercheur. Avant que ne se multiplient les thèses sur la science-fiction, il avait déjà publié plusieurs ouvrages sur le sujet et joué le rôle de défricheur en matière de recherche. En 2002, aux côtés de Gianni Haver, il livre un essai intitulé *De beaux lendemains ? Histoire, société et politique dans la science-fiction*, dans lequel il se penche, en convoquant la méthode de l'historien qu'il a apprise sur les bancs de l'Université de Lausanne, sur les racines politiques et

sociales du genre. Pour lui, la science-fiction relève plus de l'utopie que de la science. Dans un autre ouvrage, *Les Voitures volantes. Souvenirs d'un futur rêvé*, paru en 2011, Patrick J. Gyger se penche sur la figure emblématique la plus populaire de la science-fiction américaine, après celle du robot. Ce qu'il montre, avec élégance, et sans jamais prendre de haut son lecteur, c'est que la science-fiction ne traite pas du futur tel qu'il sera, mais bien du futur *tel que nous le voyons*, comme un reflet des obsessions de notre époque. Le futur, ici envisagé comme une esthétique, lui permet de rapprocher la science-fiction de l'art dont elle partage les ambitions : interroger, en les exagérant ou en les subvertissant, nos représentations du monde. C'est pourquoi il lui garde toute sa place au Lieu Unique, partenaire privilégié, s'il en est, des Utopiales.

Un amour SF

Il est temps d'en revenir aux premiers cernes, aux origines ; tout vient souvent, dit-on, des premières lectures. L'homme posé qui tient aujourd'hui le gouvernail du LU faisait partie, de son propre aveu, de ces ados décoiffés qui, entre eux, s'appelaient « fans », et ne juraient que par le caractère transgressif de leur genre de prédilection, en rêvant à des étreintes improbables entre pin-up et céphalopodes extraterrestres. Les récits cosmiques se cachaient alors dans les premières collections de science-fiction, reprenant les illustrations des magazines américains, avec vingt ans de retard. Ces « pulps » bon marché, destinés à divertir la jeunesse, sont toujours l'un des trésors les plus précieux de La Maison d'Ailleurs. Mais pour qui sait lire entre les lignes, trou-

ver la trame sous l'aplat, la quintessence de la science-fiction est de dépasser les certitudes compassées d'une culture dominante et d'ouvrir des chemins nouveaux. Patrick J. Gyger l'a su très tôt. Ses guides se nommaient Asimov, Heinlein, Clarke, Smith, Silverberg, Sturgeon, Dick ou Bradbury ; autant de plumes qui déclinaient les possibilités sociales à l'aune des innovations technologiques et préparaient le monde d'aujourd'hui.

L'amour de la science-fiction est resté si vif dans le cœur de Patrick J. Gyger, qu'il y revient chaque fois que l'occasion lui en est donnée. Ce qui sera le cas en 2017, puisqu'il a pris en charge, pour le Barbican Centre de Londres, le montage de l'exposition *Into the Unknown. A Journey through Science Fiction*. Cette exposition, qui ouvrira ses portes le 2 juin, décrira la transmigration qui a permis à la science-fiction de se débarrasser de son corset générique pour investir la culture « mainstream ».

Ce n'est pas la science-fiction qui a gagné ses lettres de noblesse, mais bien la société elle-même qui a redéfini ce qu'elle considérait jadis comme un sous-genre et qu'elle estime aujourd'hui comme une forme d'élévation artistique. Si Patrick J. Gyger est aux commandes de ce projet, c'est parce qu'il a su envisager, comprendre et communiquer cette évolution.

Son parcours, d'une certaine manière, est homothétique de celui de la science-fiction. Il a bâti, avec la constance du rêveur, brique après brique, le pont qui le menait de la fondation à l'empire. S'il conjugue aujourd'hui l'autorité de l'expérience à la puissance de la vision, c'est plus que jamais au service de l'embellissement de la cité.

Nous le disions au début de ce portrait : rien n'arrive par hasard. ■

Ugo Bellagamba est écrivain de science-fiction et enseignant-chercheur à l'université Nice-Sophia-Antipolis.

Patrick J. Gyger en quelques dates

- 1971** : Naissance à São Paulo, au Brésil.
- 1996** : Licence ès lettres à l'Université de Lausanne.
- 1999** : Direction de la Maison d'Ailleurs, musée de l'Utopie, des Voyages extraordinaires et de la Science-Fiction.
- 2001** : Direction artistique des Utopiales, festival de science-fiction de Nantes.
- 2010** : Commissariat de l'exposition *Science et Fiction* à la Cité des sciences et de l'industrie.
- 2011** : Direction du Lieu Unique, scène nationale de Nantes.
- 2017** : Commissariat de l'exposition *Into the Unknown. A Journey through Science Fiction*, au Barbican Centre de Londres.

Illustrateur

Marc Caro est né en 1956. Il a été scénariste, coréalisateur des films *Delicatessen* (1991) et *La Cité des enfants perdus* (1995) avec Jean-Pierre Jeunet. Il a aussi réalisé de nombreux courts-métrages et des clips pour Jean-Michel Jarre, Indochine et Laurent Garnier. Il est aussi dessinateur et auteur de nombreuses bandes dessinées dont *Le Bunker de la dernière rafale* (1982), *In vitro* (1987) ou encore *Contrapunktiques* (2007).

EXPOSITIONS 2017

L'artiste à l'oeuvre.
Études et esquisses de la collection

&

Tarik Hayward. Neutral Density
Prix du Jury Accrochage [Vaud 2016]

10 février – 23 avril 2017

Yael Bartana. Trembling Times

&

François Bocien. Regarder le lac

19 mai – 20 août 2017

Ai Weiwei. C'est toujours les autres

&

Guillaume Pilet. Prix Buchet 2017

22 septembre 2017 – 28 janvier 2018

www.mcba.ch



Détail de Ai Weiwei, Sunflower Seeds, 2010. © Studio Ai Weiwei



POCHE

2016 – 2017

saison... d'eux

Vous allez aimer vous rencontrer!

GVE

sloop3 i-monsters

— **Unité modèle**

Guillaume Corbeil
/Manon Krüttli
14.11 – 29.01

— **Les Morb(y)des**

Sébastien David
/Manon Krüttli
21.11 – 29.01

— **Nino**

Rébecca Déraspe
/Yvan Rihs
05.12 – 29.01

— **J'appelle mes frères**

Jonas Hassen Khemiri
/Michèle Pralong
09.01 – 29.01

cargo5

— **Dans le blanc
des dents**

Nick Gill
/Collectif Sur un Malentendu
27.02 – 19.03

accueil2

bienvenue aux Belges

— **Alpenstock**

Rémi De Vos
/Axel De Booseré
& Maggy Jacot
03.04 – 12.04

POCHE / GVE
Théâtre / Vieille-Ville
Rue du Cheval-Blanc 7
1204 Genève
+41 22 310 37 59
billetterie@poch---gve.ch
poch---gve.ch

Fotomuseum Winterthur

**Francesco Jodice –
Panorama**

11.02.–07.05.2017

SITUATIONS/Flesh

11.02.–02.04.2017

**Still Searching...
Sean Cubitt**

09.01.–28.02.2017



THÉÂTRE + DANSE + PERFORMANCE + CINÉMA

LIBRE CIRCULATION

**PROGRAMME
COMMUN**

23 MARS – 2 AVRIL 2017

LAUSANNE

THÉÂTRE DE VIDY + ARSENIC

+ THÉÂTRE SÉVELIN 36 + MANUFACTURE
+ ECAL + CINÉMATHEQUE SUISSE

GUILLAUME BÉGUIN (CH) + **ROMEO CASTELLUCCI** (IT)
+ **LORENA DOZIO** (CH) + **GREMAUD/PAVILLON/SCHICK** (CH)
+ **PHIL HAYES** (CH) + **YASMINE HUGONNET** (CH)
+ **CIE GILLES JOBIN** (CH) + **MALIKA KHATIR/FIAMMA CAMESI** (CH)
+ **MAUD LE PLADEC** (FR) + **DANIEL LÉVEILLÉ** (CA)
+ **ANTONIJA LIVINGSTONE/NADIA LAURO** (DE/PT)
+ **VINCENT MACAIGNE** (FR) + **BORIS NIKITIN** (CH)
+ **MILO RAU/SCHAUSPIELHAUS ZÜRICH/THEATER HORA** (CH)
+ **RIMINI PROTOKOLL – STEFAN KAEGI/DOMINIC HUBER** (CH)
+ **PHILIPPE SAIRE** (CH)

PROGRAMME DÉTAILLÉ DISPONIBLE LE 19 JANVIER 2017

WWW.PROGRAMME-COMMUN.CH

VIDY THÉÂTRE
LAUSANNE

ARSENIC
CENTRE D'ART SCÉNIQUE CONTEMPORAIN

Théâtre Sévelin 36

MANUFACTURE

éca l

cinémathèque suisse

+++
SUISSE ORIGINALE

graphisme : atelier poches + verges

VITE! J'EN PROFITE

9 CHF



Digital: accès digital illimité

L'abonnement d'essai Digital est à 9 CHF le premier mois
(puis à 29 CHF / mois sans engagement)

Contactez-nous via www.letemps.ch/abos ou au 0848 48 48 05

www.letemps.ch/abos

LE TEMPS

Salute Santé! Zum Wohl

Les vins suisses. Là-dessus on est
tous d'accord, il n'y a rien de mieux
pour les bons moments.



A consommer avec modération

LES VINS SUISSES Suisse. Naturellement.



SWISS WINE

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions / Sélection du CCS



© Plonk & Replonk

PLONK & REPLONK Lapsus Mordicus

On est familier des cartes postales surréalistes du duo Plonk & Replonk, de leur diffusion dans la presse, dans les librairies ou sur Internet. Mais leur art du collage et de l'absurde se décline également en exposition itinérante, accueillie à Noisy-le-Grand cet hiver. Les personnages issus de l'imagerie 1900 deviennent gigantesques et les situations ubuesques. On est souvent en lien avec les Arts incohérents qui, autour de 1890, annoncent le dadaïsme et l'abstraction. C'est le jeu avec le texte, la légende des images, qui est mis en exergue dans *Lapsus Mordicus* avec une référence à l'analyse freudienne et son potentiel de révélation. **Denis Pernet**
Noisy-le-Grand, Espace Michel Simon, du 25 janvier au 1^{er} mars 2017



© Zimoun + Hannes Zweifel 2011

ZIMOUN

Des balles animées par un petit moteur viennent frapper des boîtes en carton empilées géométriquement. Les installations de Zimoun interviennent visuellement et de manière sonore dans l'espace d'exposition. L'architecture en carton sert de boîte de résonance au son et propose un environnement qui immerge le visiteur physiquement et auditivement. Le Centquatre offre à l'artiste suisse sa première exposition solo d'envergure en France. La simplicité des montages, des formes construites et des matériaux en jeu contraste avec le monumental du bâti. Le son, la musique, reste minimaliste, subtil et n'est que le produit de ce qui est donné à voir. Aucun artifice pour une prise d'espace qui renvoie à la fragilité de la résistance aux nouvelles technologies. **DP**
Paris, Le Centquatre, du 23 mars à l'été 2017



Étude pour Das Meer / 2015 © Winfried Mayeja, Berlin

THOMAS HUBER À l'horizon

Après le Kunstmuseum de Bonn, l'exposition *À l'horizon* de Thomas Huber se pose à Rennes. L'occasion de découvrir les toiles mises en abyme où l'on retrouve dans l'œuvre l'exposition d'autres tableaux figurés par la peinture, où les architectures se répètent dans le motif. Attentif à l'art de la perspective, Thomas Huber place cette nouvelle exposition sous l'angle de la ligne d'horizon. Une manière d'ouvrir un paysage plus large que celui de la toile, à l'échelle de l'exposition, et d'envisager l'architecture de l'espace de présentation comme un premier niveau du propos. Il transforme ainsi l'ensemble du rez-de-chaussée du musée en une scène sur laquelle le spectateur déambule. **DP**
Rennes, Musée des Beaux-Arts, du 3 février au 14 mai 2017



Das Geschichten der Andersen, 2016

ANNETTE BARCELO

L'artiste bâloise présente une nouvelle exposition monographique de ses œuvres. Un étrange bestiaire entre en dialogue avec des personnages de femmes. La technique mixte employée mêle dessin au graphite, gouache, peinture occasionnellement sur papier ligné de cahier d'école. La symbolique presque surréaliste propose des animaux tantôt menaçants, tantôt bienveillants. Loups, figures presque simiesques, oiseaux étranges interagissent avec des personnages oniriques, le visage parfois proche d'une tête de mort. Le rapport puissant entre le monde animal et l'existence humaine anime l'œuvre et fait appel à une référence à l'art premier. Annette Barcelo nous invite dans un univers sauvage. **DP**
Paris, Galerie Anne de Villepoix, du 25 février au 29 avril 2017



Five Easy Pieces © Phil Depeiz

MILO RAU Empire/Five Easy Pieces

Avec *Empire*, Milo Rau signe le troisième volet de sa trilogie consacrée à l'Europe, ses drames, ses guerres et ses migrants. La pièce reprend le même dispositif que les spectacles précédents : des acteurs professionnels – ici, un Kurde, un Syrien, une Roumaine et un Grec – évoquent leur propre histoire, tandis que l'on découvre en gros plan leur visage filmé en vidéo. *Five Easy Pieces* reste fidèle à ce besoin d'interroger la cruauté humaine et ses dérives. Elle fait rejouer l'affaire Dutroux par une troupe d'enfants qui, sous la conduite un brin glaçante d'un acteur-metteur en scène, endossent avec brio tous les rôles, ceux des victimes, des parents, et du bourreau. **Mireille Descombes**
Nanterre, Théâtre des Amandiers, Empire, du 1^{er} au 4 mars 2017
Five Easy Pieces, du 10 au 19 mars 2017



© Cosimo Terenzi

FABRICE MELQUIOT / ROBERT BOUVIER Le Poisson combattant

L'auteur et metteur en scène Fabrice Melquiot a écrit *Le Poisson combattant* spécialement pour Robert Bouvier. Un cadeau rare, mais exigeant, en forme de parcours tragique, d'affrontement frontal avec les souvenirs et les peurs. L'histoire? Celle d'une séparation. Alors que l'amour se meurt, un homme décide de quitter sa femme, son enfant, sa maison. La nuit précédant son départ, toutefois, le poisson combattant de sa fille saute hors du bocal et meurt. L'homme, dans sa dérive, aura donc un but : trouver un endroit où l'enterrer. Le début d'un voyage halluciné où, comme toujours chez Melquiot, les images et les mots servent d'éclaireurs au sens. **MD**
Strasbourg, TAPS Scala, du 28 au 30 mars 2017



DR

ALEX ROUX Ma Solange, comment t'écrire mon désastre

Pendant quatre années, l'écrivaine Noëlle Renaude a livré des textes disparates au comédien Christophe Brault. Le résultat? Deux mille figures à l'œuvre dans le théâtre imaginaire de deux autres personnages, Solange et Alex Roux. Soit une structure en tiroirs qui mêle interjections, soliloques, dialogues et chansonnettes. Un feuilleton parfait pour la compagnie Mezza Luna et un cocktail tout aussi adapté à la personnalité foisonnante de François Gremaud qui signe la mise en scène. Dans cette partition, dit-il, « tout est affaire de jeu. Jeu de piste, de rythmes, de sonorités et de styles. Le spectateur est invité à s'abandonner à une expérience unique et singulière ». **Marie-Pierre Genecand**
Paris, Théâtre Ouvert, du 6 au 18 mars 2017



© Julien Benhamou/Inkôper Company

INKÖRPER COMPANY DarkRise

Dans *DarkRise*, solo puissant, Aurélien Dougé a la précision et l'énergie des danseurs d'Akram Kahn ou de Sidi Larbi Cherkaoui. Tout est muscles et souplesse. Dans cette œuvre au noir, vêtu d'un vaste pantalon sombre, le torse nu, Aurélien Dougé dialogue sans relâche avec les étoiles et la poussière. Une esthétique audacieuse, car on ne la voit plus, très dansée et mystique, qui fait le bonheur des amateurs de mouvements. Avec Inkörper Company, sa compagnie fondée en 2014 et installée à Genève, le danseur souhaite observer « la place, les usages et les représentations du corps dans nos sociétés contemporaines », confiait-il à *Angers Mag*, en mai 2015. **MPG**
Lyon, Le Croiseur, les 16 et 17 février 2017



Les mîtayénes, La BFC15, 2015. © Jules Rüster

ANNE LE TROTTER

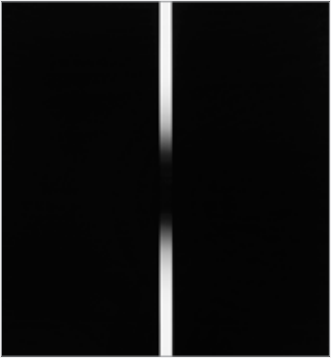
Lauréate du grand prix du Salon de Montrouge 2016, Anne Le Trotter présente un projet en résonance avec l'actualité politique française. Elle conçoit des dispositifs fixes pour que la parole puisse se déployer, selon des codes qui sollicitent une attention similaire à celle de la salle de cinéma. Au Palais de Tokyo, elle explore la forme et la malléabilité de la langue orale mise en jeu par les enquêteurs téléphoniques au sein des instituts de sondage. Son projet décoratif ces mécanismes du jeu de rôle et tente de révéler les stratégies d'influence produites par ces instruments de pouvoir déguisés. Elle est diplômée de la HEAD à Genève et de l'ESAD à Saint-Étienne. **CCS**
Paris, Palais de Tokyo, du 3 février au 8 mai 2017



Giacometti, Le Chien, 1951. © Fondation Giacometti + ADA&P

PICASSO-GIACOMETTI

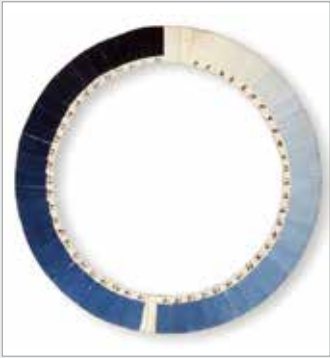
Deux figures majeures de l'art moderne mises face à face. L'exposition *blockbuster* profite d'un prêt exceptionnel de la Fondation Giacometti et des œuvres de la collection du musée Picasso pour présenter le dialogue qu'ont entretenu les deux artistes avant et après la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 1930 et la période surréaliste, ils partagent certaines similitudes formelles et thématiques. Dès la fin de la décennie, tous deux transforment leur pratique et partagent des interrogations sur l'art et son rapport au réel. Leurs réponses seront aussi diverses que leur relation aux médias : pour l'un, un peintre qui sculpte, pour l'autre, un sculpteur qui expérimente le tableau. **DP**
Paris, Musée Picasso, du 4 octobre 2016 au 5 février 2017



Pinza, 2016. Courtesy Galerie Suzanne Tarsasieve, Paris

PIERRE SCHWERZMANN Hiatus

Le peintre vaudois présente une nouvelle sélection de peintures récentes. Une abstraction géométrique rigoureuse et généreuse qui cherche avec le spectateur un rapport rétinien qui oscille entre jeu et introspection du statut de l'œuvre d'art. Les aplats monochromes vifs jouxtent des dégradés noir et blanc qui créent des effets optiques et modifient la perception des formes et de l'espace environnant. L'effet psychophysique des acryliques sur toile sur le spectateur emmène ce dernier dans un rapport radical à l'expérimentation et à la vision. L'actualité de sa pratique se sent aussi dans l'influence qu'il exerce sur des artistes romands plus jeunes comme Philippe Decrauzat ou Claudia Comte. **DP**
Paris, Galerie Suzanne Tarsasieve, du 7 janvier au 25 février 2017



Research Material © Collection Musée d'histoire des sciences

PETRA KOEHLE & NICOLAS VERMOT-PETIT-OUTHENIN

L'espace d'art contemporain de Clamart offre au duo d'artistes sa première exposition monographique d'envergure en France. L'occasion pour le duo basé à Zurich de déployer une partie de sa recherche en lien avec l'archive, la représentation de l'histoire et l'architecture. Cette approche passe principalement par la photographie, l'installation et la performance. Pour Clamart, le point de départ est un cyanomètre de 1788 mis au point par le scientifique genevois Horace-Bénédict de Saussure et qui lui servait à mesurer les différents bleus du ciel. La roue de couleur poétique devient alors une trame pour une exposition-partition qui sera traduite en musique par un violoncelliste. **DP**
Clamart, Centre d'art contemporain Chanot, du 25 février au 23 avril 2017



© Isabelle Meister

CINDY VAN ACKER Lanx

Danseuse et chorégraphe d'origine flamande, installée à Genève depuis le début des années 1990, Cindy Van Acker pratique une danse ultra-contemporaine en interaction étroite avec les arts plastiques et la musique électronique. Amorcée à partir de la pièce *Kernel*, sa collaboration avec le compositeur finlandais Mika Vainio (ex-moitié du duo Pan Sonic) se révèle éminemment féconde. En témoigne avec éclat le solo *Lanx*, créé en 2008. Travaillant ici la posture de l'horizontalité sur un plateau d'une extrême sobriété, Cindy Van Acker, le corps rivi au sol, génère des lignes et des formes d'une précision vibrante, dont l'intensité suggestive est encore amplifiée par la musique hypnotique de Mika Vainio. **Jérôme Provençal**
Orléans, Théâtre d'Orléans, le 21 mars 2017



© Tristan Saury

BUVETTE

Après s'être aguerri au sein du groupe The Mondrians, le jeune musicien franco-suisse Cédric Streuli s'est jeté à l'eau en solo à partir de 2008 en adoptant Buvette comme (charmant) pseudo. Bien lui en a pris, car la musique – de l'electro-pop tantôt contemplative tantôt festive – qu'il distille sous cette casquette se révèle délicieusement addictive, procurant à l'auditeur une sensation de douce griserie. Pour ressentir cette griserie, il suffit par exemple de tremper ses oreilles dans *Elasticity*, le troisième album du garçon, récemment paru sur le label parisien Pan European Recording. À l'intérieur s'écoulent 11 morceaux, instrumentaux ou chantés, flottant avec beaucoup d'élégance entre euphorie et rêverie. **JP**
Saint-Malo, La Route du Rock, le 22 février 2017



© Cornelia Fahrner

JONAS KOCHER-JOKE LANZ

Aventueux explorateur du champ sonore se partageant avec ardeur entre musique, spectacle vivant et arts plastiques, l'anticonformiste accordéoniste Jonas Kocher compte parmi les figures majeures de la scène européenne des musiques improvisées/expérimentales. À l'invitation de la Cave12, fameuse salle du sérail alternatif genevois, il a récemment impulsé un projet en duo avec le tout aussi anticonformiste (hyper)activiste Joke Lanz, dans le circuit depuis près de trente ans et connu en particulier pour ses talents de platiniste hors-pistes. En live, croisant leurs pratiques et leurs instruments, ces deux imprévisibles artificiers plongent au cœur de l'instant pour en faire jaillir de cinglantes étincelles. **JP**
Nantes, le Blockhaus, le 27 janvier 2017



DR

ZAPERLIPOPETTE!

Mazette! Voilà encore un groupe de rock helvète super chouette! Originaire de Bâle, Zaperlipopette! déverse une musique terriblement tonique et excentrique, faite avant tout de riffs de guitares stridentes et de roulements de batterie trépидants, quelque part entre post-hardcore et noise : du « comic-core avec confettis », selon les membres de ce quatuor aussi furibard que rigolard. Difficile de mieux catégoriser un si flamboyant boucan – alliage redoutable de gaieté, de pugnacité et de vélocité – et plus difficile encore d'y résister, la jubilation primitive qui en émane se communiquant (très) rapidement à l'auditeur, sur disque mais plus encore sur scène, où le groupe accomplit de véritables ravages. **JP**
Lille, CCL, le 5 février 2017

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



INTERVIEWS
Sibylle Omlin et Dora Imhof
art&fiction

Si les débuts de l'entretien d'artiste comme forme journalistique peuvent être situés au milieu du XIX^e siècle, c'est au XX^e siècle, notamment dès les années 1960-1970, que l'interview a pris une place prépondérante dans le champ de l'art. Tandis que la parole de l'artiste devient essentielle pour accéder à des œuvres conceptuelles, éphémères ou dématérialisées, la critique rejette peu à peu le formalisme au profit de la subjectivité du discours, du récit, de la biographie. L'ouvrage rassemble des essais sur les différents usages de l'entretien, à la fois dans le champ de l'histoire de l'art ou du commissariat d'exposition, et présente les pratiques d'artistes qui utilisent l'entretien comme matière pour leur travail.

Isaline Vuille



BRUNO JAKOB
Monographie
Coédition Kunsthaus Baselland
et edition fink

Publié à l'occasion de la rétrospective de Bruno Jakob au Kunsthaus Baselland, le catalogue revient sur son œuvre de la fin des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Les textes de nombreux auteurs, ainsi que la riche documentation iconographique, rendent compte des processus de travail de l'auteur des fameuses *Invisible Paintings* ou *Energy Paintings*. Peintures au sens traditionnel, mais effectuées à l'eau, dont les images s'évanouissent, ou laissées à l'extérieur aux hasards des éléments, ces œuvres témoignent d'une composante performative. La publication fait également la part belle aux dessins et croquis qui accompagnent depuis longtemps le travail de l'artiste. IV

PAUL NIZON
Friedrich Kuhn,
ARTISTE
DU JEÛNE
et marchand
de palmiers

LES CAHIERS DESSINÉS
LES ÉCRITS

FRIEDRICH KUHN,
ARTISTE DU JEÛNE
ET MARCHAND DE PALMIERS
Paul Nizon
Les cahiers dessinés

Représentant haut en couleur de la bohème zurichoise des années 1960, Friedrich Kuhn (1926-1972) est l'auteur d'une œuvre foisonnante, entre figuration et abstraction, aux frontières de l'art brut et du pop art, remplie d'humour, de jeu et de poésie – peu connue et récemment redécouverte. Paul Nizon, écrivain et critique ami de Kuhn, dresse le portrait d'un artiste « hors-la-loi » qui pratique « le blasphème des conventions ». Il livre dans un récit par chapitres entrecoupé d'images une lecture approfondie et sensible de l'œuvre et évoque notamment le goût de son ami pour le kitsch des palmiers, qui lui ont valu un certain succès à la fin des années 1960. IV



FABBRICA SZEEMANN
... e questo è il mio sistema!
Wolfsberg Verlag

En 2005, juste avant et juste après la mort d'Harald Szeemann, Aufdi Aufdermauer a photographié *La Fabbrica*, ancienne manufacture de montres et lieu de travail du commissaire d'expositions, située à Maggia au Tessin. L'immense archive constituée par Szeemann (et achetée en 2011 par le Getty Research Institute) compte aussi bien des livres d'art, des revues que des dessins, des photographies et des documents témoignant de ses intenses échanges avec les artistes. Les systèmes de classement structurent l'ensemble, mais paraissent souvent débordés: le lieu vit, évolue, porte les traces de la personnalité de son propriétaire, de ses voyages et de ses réseaux, de ses parcours de pensée et de ses projets. IV



TINGUELY
Coédition Walther König,
Museum Kunstpalast, Düsseldorf
et Stedelijk Museum, Amsterdam

Afin d'accompagner la magnifique exposition que les musées d'art moderne de Düsseldorf et d'Amsterdam consacrent à l'artiste mécanicien, un très beau catalogue a été publié. La principale caractéristique de l'ouvrage? Une très riche documentation d'archives est reproduite et donne le contexte de production de l'artiste. On le voit « performer » ses œuvres, c'est-à-dire mettre en marche les mécaniques, dans l'espace public, dans des expositions ou en pleine nature. Et on le voit entouré de ses complices, Niki de Saint Phalle en tête. Les unes des quotidiens nous remémorent qu'il fut populaire auprès d'un large public et les reproductions des œuvres nous rappellent pourquoi. Denis Pernet



THE ANTI-MUSEUM
Mathieu Copeland
& Balthazar Lovy
Coédition Fri-Art et Koenig Books

Le curateur Mathieu Copeland et le directeur du Centre d'art contemporain de Fribourg, Balthazar Lovy, ont monté l'exposition ultime: une rétrospective d'expositions fermées. Les portes du centre d'art sont donc restées closes le temps de l'exposition, avec différentes inscriptions selon les concepts des artistes. Le catalogue d'exposition prend ici un sens tout particulier. Beaucoup de soin a été apporté à un livre richement illustré et documenté de 782 pages. L'ouvrage nous emmène du premier geste de fermeture d'espace d'art par le collectif Hi Red Center en 1964 à Tokyo à la fermeture de la Chisenhale Gallery à Londres par Maria Eichhorn en 2016, afin de donner congé aux employés. DP



STEEVE IUNKER
Se mettre au monde
Coédition Musée de l'Élysée et Le Bec en l'air

En parallèle de la magnifique exposition des photographies tirées selon un procédé pigmentaire quadrichromique, le Musée de l'Élysée sort un livre où l'impression mate laisse passer la douceur de la superposition des quatre couches de pigments cyan, jaune, magenta et noir de l'original. Le thème est éternel: le passage de l'enfance à l'âge adulte avec sa violence, ses corps, ses excès et ses rites. Les scènes sont capturées sans compromis, intimement et avec une élégance qui rend hommage à celle des sujets. Les images de Steve Iunker sont accompagnées de textes d'historiens, mais aussi, et c'est plus surprenant, de textes que les visiteurs ont été invités à laisser dans l'exposition à propos de leur rite de passage. DP



LES SUISSSES DE PARIS
Museum für Gestaltung

Tout comme l'architecture, le graphisme et la typographie sont considérés, à juste titre, comme des domaines d'excellence de la Suisse. Et ce depuis des décennies. Ce livre est là pour nous rappeler l'impact du savoir de ces graphistes et typographes suisses qui ont émigré à Paris. À travers l'étude de cas – saviez-vous que ce sont des Suisses qui sont derrière les signalétiques du Centre Pompidou, du métro ou encore des Galeries Lafayette? – et les portraits de vingt créateurs, parmi lesquels Peter Knapp, Adrian Frutiger, Jean Widmer, Ruedi Baur ou André Baldinger. Magnifiquement mis en page par les Suisses – forcément – NORM, *Les Suisses de Paris* est un livre indispensable pour les passionnés de graphisme et de la Suisse. CCS



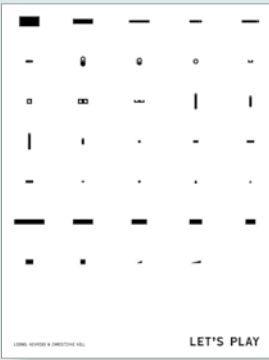
BATIA SUTER
Parallel Encyclopedia #2
Roma Publications

Parcourant tous les champs du savoir – biologie, géologie, géographie, physique, exploration spatiale, histoire ou histoire de l'art –, la *Parallel Encyclopedia #2* rejoue véritablement la forme dont elle s'inspire, en mettant l'accent principalement sur les images – noir/blanc avec quelques incursions couleur. Par des associations formelles ou sémantiques, Batia Suter fait dialoguer une immense collection d'images, trouvées via différentes sources, qui résonnent entre elles sur chaque planche et provoquent de nouvelles significations. Le micro interagit ainsi avec le macro, les formes naturelles avec les formes construites, les œuvres de l'histoire de l'art avec la manière dont l'homme agit avec le monde. IV



LA DANSE CONTEMPORAINE EN SUISSE, LES DÉBUTS D'UNE HISTOIRE 1960-2010
Anne Davier et Annie Suquet
Zoé

Pendant trois ans, les auteures ont mené une recherche intensive sur la danse contemporaine helvétique, en rencontrant les acteurs et explorant les archives, et font le point sur cinquante ans d'histoire esthétique, culturelle et politique de la danse en Suisse. L'ouvrage, accompagné de photographies de Steeve Iunker, évoque les itinéraires des danseurs et chorégraphes pionniers des années 1970. Il expose les luttes pour accéder à la visibilité et mettre en place une véritable politique culturelle. Partant des différentes régions de Suisse, il questionne aussi les influences et les proximités, notamment avec la performance et les arts visuels. IV



LET'S PLAY
Christiane Nill et Lionel Henriod
Till Schaap Edition

Afin de dresser un portrait de la créativité en Suisse, les deux auteurs ont sillonné le pays pendant cinq ans avec Let's play, un jeu contenant 270 plots de bois. Les règles: se faire photographier puis réaliser une construction en trente minutes. Cent artistes, designers et architectes se sont ainsi prêtés au jeu, créant des assemblages parfois légers comme des haïkus jouant des points d'équilibre ou des constructions architectoniques évoquant des bâtiments, des murailles, des villes, d'autres encore traduisant des figures, des mots. Ces sculptures éphémères réalisées à partir d'un matériau commun sont mises en lien avec les portraits des créateurs. L'ouvrage est également accompagné d'un texte de Michel Thévoz. IV



AN UNHAPPY ARCHIVE
Sabian Baumann & Karin Michalski
edition fink

Projet initié en 2013 par Les Complices à Zurich, *An Unhappy Archive* a été présenté en exposition à Karlsruhe en 2014 et se déploie en 2016 dans cette édition, activée lors d'une soirée de performances. Rassemblant des œuvres d'art et des archives d'activistes *queer*, féministes et antiracistes, qui remettent en question les normes sociales du bonheur, le projet pointe la difficulté de s'opposer au courant principal – comme l'expose le texte de la théoricienne Sara Ahmed sur la figure de la « féministe killjoy » (féministe rabat-joie). Un vinyle présente également un dictionnaire des sentiments négatifs et une performance, issus des discussions entre l'artiste Karin Michalski et la théoricienne Ann Cvetkovich. IV



CS STUDIO. CARIN SMUTS, URS SCHMID ARCHITECTES
Anatomie d'un rêve
Pierre Frey
Actes Sud

La Sud-Africaine Carin Smuts et le Suisse Urs Schmid fondent CS Studio en 1989. En sort une quantité de projets architecturaux à fortes dimensions sociales et politiques. Pour parler de cette pratique atypique, engagée – au début contre l'apartheid, aujourd'hui contre l'inégalité sociale, Pierre Frey, ancien professeur à l'EPFL, retrace les différentes constructions et la méthode de travail du duo. Des écoles en milieu défavorisé et en pleine ségrégation raciale, une prison, un centre culturel, des habitations, un hôpital de jour: autant de projets qui doivent répondre au contexte social en plus du cahier des charges technique. Une architecture construite avec et pour les usagers. DP



ANDREA BASSI ET ROBERTA CARELLA
Materlialität/Matèrialité/Materiality
Quart Verlag

Un livre manifeste, un livre concept pour exposer la pratique architecturale des Genevois Andrea Bassi et Roberta Carella du bureau Bassicarella. Le programme est contenu dans le titre: il s'agit ici de matières, architecturales certes, déclinées en recettes, en dosage de sable, de ciment, de granulat. Et en trois langues. Pour seules images, des gros plans des surfaces de béton en photographie pleine page, suivies d'une coupe et d'un plan au trait, en petit, au centre de la page. L'introduction cite Palladio et ses *Quattro Libri dell'architettura*. À nous d'imaginer le siège de la banque Pictet, la surélévation d'un immeuble, une crèche, l'extension du siège de l'UEFA. DP



UGO RONDINONE
Becoming Soil
Hatje Cantz

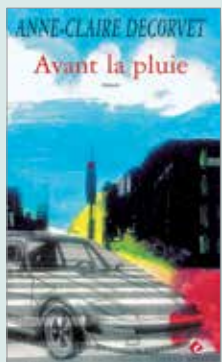
Faisant suite à l'exposition du même nom au Carré d'art de Nîmes qui s'est tenue à l'été 2016, l'institution nîmoise publie un catalogue très complet. D'abord, une longue série de vues de l'exposition imprimées en pleine page détaille le projet de l'artiste. Sur plus de 70 pages et sans texte, on parcourt les salles et les propositions d'architectures-sculptures en terre, d'oiseaux en bronze, de ciels en acrylique sur toile, de cadrans d'horloge en verre teint. On retrouve le rapport particulier à la nature et à sa représentation, entre références minimalistes et poésie de la mise en espace. Les textes des commissaires et une liste des œuvres illustrées apportent quelques clés que la visite muette avait laissées pour la fin. DP



JEAN-LUC CRAMATTE
Culs de ferme
Edition Patrick Frey

Accumulation de photographies, cartographie imaginaire d'un monde paysan en voie de disparition, photographies trouvées, annotées, délabrement des granges, des ateliers, des basses-cours, photos peintes, titres de journaux découpés, collés. *Culs de ferme* est ce que le livre offre de mieux à la photographie: un écrin, comme une exposition savante d'un fatras poétique, personnel, agencé. Jean-Luc Cramatte, photographe jurassien établi à Fribourg, offre ici une somme de 288 pages sur une enquête dans les campagnes suisses: architectures, véhicules, machines et personnages en creux, surgissant via des images anciennes. Les textes de l'artiste cadrent le tout, en début et en fin d'ouvrage. DP

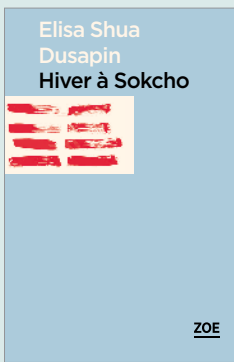
L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



ANNE-CLAIRE DECORVET
Avant la pluie
Bernard Campiche

Par un jour de canicule, un enfant de 6 ans est écrasé par une voiture, sur le passage pour piétons qu'il avait appris à respecter. Pour tous ceux qui sont touchés, de près ou de loin, la mort du garçon est un scandale, elle touche au plus profond. Le temps qui passe, de l'été au printemps, n'y peut rien : l'accident reste inadmissible. Anne-Claire Decorvet convoque tour à tour les témoins, les acteurs du drame, elle leur donne la parole. L'étudiant en médecine dont l'enfant est le premier mort ; le père, un acteur en tournée au moment de l'accident ; une comédienne qu'il a quittée ; le jeune homme de 17 ans qui conduisait la Porsche ; une gamine enfin heureuse qui ne veut pas que ce malheur gâche son nouveau bonheur ; l'apprenti boulanger qui

a tendu le croissant à l'enfant, juste avant le drame. Puis vient l'automne, d'autres regards sur le malheur : la voisine jalouse, un chien, la policière trop impliquée, le voyou à qui appartenait la voiture. À l'hiver, on voit la mère, qui ne peut accepter le hasard, cherche le coupable, s'enferme dans sa folie. Elle reçoit la visite d'un vieil Arabe, venu demander pardon pour son petit-fils en prison, l'entend-elle seulement ? Au printemps, c'est l'enfant qui parle. Lui seul sait ce qui s'est vraiment passé. Habilement, à travers les différents éclairages, menant l'enquête, Anne-Claire Decorvet dessine un large spectre des émotions humaines face à cette mort absurde qui affecte chacun à son échelle, à son insu parfois, à son corps défendant. **Isabelle Rüf**



ELISA SHUA DUSAPIN
Hiver à Sokcho
Zoé

Le court roman d'Elisa Shua Dusapin est une des belles surprises de la rentrée 2016. Cette jeune femme franco-coréenne, résidant en Suisse, qui est passée par l'Institut littéraire de Bienne, a déjà reçu le prestigieux prix Robert Walser, décerné sur manuscrit, et le prix Révélation de la SGDL pour ce premier livre qui manifeste une maîtrise impressionnante. La narratrice est de retour à Sokcho, un port voisin de la frontière avec la Corée du Nord. Elle travaille à la pension du vieux Clark, désertée en cet hiver glacial. Pendant ses congés, elle assiste sa mère, la seule poissonnière de l'endroit autorisée à préparer le mortel fugu. Un dessinateur de bandes dessinées descend à la pension, Yan Kerrand. Entre la jeune femme de père français et le Normand

taiseux se nouent des liens ténus – rapprochements, évitements, frustrations. Elle lui sert d'interprète et de guide, vers la frontière ou dans la réserve naturelle. Lui, refuse de goûter à sa cuisine, pourtant alléchante. Elle a également un amoureux, un mannequin très soucieux de sa plastique, figure évanescence et bientôt effacée. L'histoire est délicate, menue. Les dialogues, sobres et efficaces. L'intérêt de ce texte niche d'abord dans l'atmosphère – durassienne ou peut-être proprement coréenne – du lieu, du rivage, des lieux décatés. Et dans la précision de l'évocation des corps, des odeurs, des sensations. Les personnages sont tracés d'un dessin parfois précis – la narratrice, le voyageur –, parfois brouillé, comme ceux du bédéiste. **IR**



HENRI CALET
Les deux bouts
Héros-Limite / Tuta Blu

En 1953, pour *Le Parisien libéré*, Henri Calet effectue une série de reportages chez ceux qu'on appelle « les gens », ceux qui peuplent un Paris « commercial, artisanal, industriel, en un mot : utilitaire, un Paris en tenue de travail ». De la foule qui l'effraie, l'écrivain extrait des individus, il les suit dans leur travail, les raccompagne chez eux, scrute leurs comptes, souvent en déficit, note leurs horaires, entend leurs difficultés, partage leur mécontentement, comprend leurs joies. Chacun de ces portraits est une merveille de justesse. Voici Riton, avec ses neuf enfants et sa double vie d'ouvrier et de paysan. Et le receveur de la ligne 63, Gare de Lyon – La Muette ; un éboueur ; un couple de vendeurs au Bon Marché qui attend, pour se marier, de trouver

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



MICHEL LAYAZ
Louis Soutter, probablement
Zoé

Que sait-on de Louis Soutter, dont les œuvres sont aujourd'hui cotées, objets d'étude, recherchées par les collectionneurs ? Sa biographie douloureuse est bien connue, mais qu'en est-il des souffrances et des délires de l'artiste ? En abordant le mystère de l'intimité de Soutter (1871-1942), dans ses pensées et ses sentiments. Tout avait pourtant bien commencé : l'enfance dans une famille aisée, à La Chaux-de-Fonds, puis au bord du Léman. Une brillante carrière de musicien semble s'ouvrir devant le jeune homme, violoniste de grand talent. Puis il épouse une riche Américaine qui lui procure la direction de l'école

des beaux-arts de Colorado Springs. Son talent de peintre semble prendre le dessus sur la musique. Son avenir semble assuré. Mais ses crises de caractère et son anticonformisme lassent sa belle-famille. En 1902, Soutter revient en Suisse, et c'est la déchéance : il erre d'emploi en emploi, épuise la patience et les ressources des siens, qui finissent par le faire interner dans un asile du Jura. Là, il subit les brimades infligées alors aux malades mentaux, ses dessins sont détruits, sa vie contrôlée. Il faudra la reconnaissance de Le Corbusier et de Jean Giono, et leur appui, pour qu'il dispose d'une chambre à lui et de matériel, et puisse continuer, jusqu'à sa mort, le travail artistique si singulier, qui séduira Jean Dubuffet, et que le monde de l'art célébrera à titre posthume. **IR**



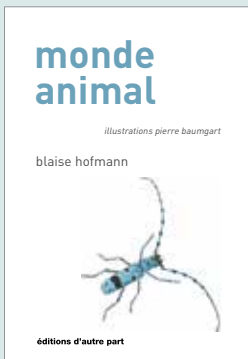
ALAIN FREUDIGER
Espanes
La Baconnière

Si elles semblent refléter un quotidien familial, les nouvelles d'Alain Freudiger ont toutes un petit quelque chose qui les fait déraiser dans l'incongru, voire le fantastique. Ainsi, *Espanes* restitue le monologue d'un constructeur qui enferme dans une boîte les pièces de son grand projet, toujours différé par d'autres tâches ou d'autres obstacles. Que voulait-il édifier ? On ne le saura pas. « Bang » : Hervé est très fâché, il hurle, invective, jette des pierres, s'indigne. Pour rien, il s'est trompé. Et l'autre, qui voit un castor dans le grenier, s'aveugle, lui aussi. Ces décalages créent un effet comique, une étrangeté intéressante, surtout quand l'auteur tire ses histoires du côté du conte ou de la fable. **IR**



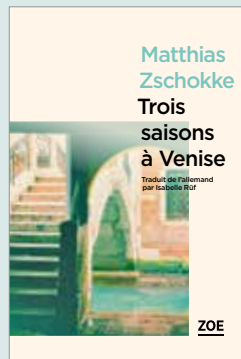
AGOTA KRISTOF
Clous
Zoé

Avant d'écrire en français et de connaître la célébrité avec *Le Grand Cahier*, Agota Kristof était une étudiante hongroise qui composait des poèmes. Elle a dû abandonner ces feuillets quand elle a fui son pays, en 1956. Elle les a reconstitués de mémoire, en a ajouté de nouveaux, mais elle ne les a pas traduits. Cinq ans après sa mort, ils sont maintenant accessibles en édition bilingue, hongrois et français. On retrouve, dans l'écriture incisive, le fond de tristesse qui ne l'a jamais quittée depuis son départ, issu de la grisaille du socialisme, aiguisé par le sentiment de la perte. Mais il y a dans chacun de ces poèmes une musicalité qui libère « une source d'air et de lumière », comme le dit la traductrice. **IR**



BLAISE HOFMANN
Monde animal
Éditions d'autre part

Voyageur, écrivain, Blaise Hofmann a rencontré « l'homme providentiel », Pierre Baumgart, graveur animalier. Avec lui, le marcheur porte le regard sur le minuscule, le caché, le difficile à débusquer. Il va apprendre la patience, qui donne au temps une autre dimension : dix jours de vie pour la rosalie des Alpes contre quatre ans d'état larvaire ! Avec son ami, il observe les bêtes, dans la périphérie des villes, au fond des forêts : la beauté et la poésie sont partout. *Monde animal* est fait de tels moments d'émerveillement : ces petits tableaux, finement illustrés par Pierre Baumgart, montrent que Blaise Hofmann n'a pas usurpé le prix Nicolas Bouvier, reçu en 2008 pour *Estive*, récit d'une saison à l'alpage. **IR**



MATTHIAS ZSCHOKKE
Trois saisons à Venise
Zoé

Invité à passer quelques mois dans un appartement vénitien, à la croisée de trois canaux, Matthias Zschokke vit la ville au rythme des saisons, dans un émerveillement jamais démenti. À pied et en vaporetto, il en déguste les saveurs, les lumières, les odeurs. C'est une Venise au jour le jour : bains du matin au Lido désert, bains de foule à la place Saint-Marc, bains de culture dans les églises – festins de pâtisseries et de spritz. Comme dans les *Courriers de Berlin*, l'auteur fait part de ses découvertes à son ami Niels, mais à d'autres correspondants également – chanteuse, peintre, éditeur. Matthias Zschokke transforme ainsi le courrier électronique en genre littéraire, entre le journal et la correspondance. **CCS**



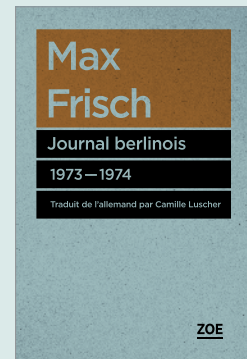
JEAN STAROBINSKI
La beauté du monde
Quarto/Gallimard

Ce volume réunit une centaine d'articles écrits par Jean Starobinski entre 1946 et 2010. Ils sont regroupés autour de « la littérature et les arts », consacrés aux écrivains, aux peintres et aux musiciens, parallèlement à ses recherches, sur le XVIII^e siècle et sur la mélancolie. Édité et préfacé par Martin Rueff, commenté par plusieurs universitaires, ce recueil est un monument à visiter de A à Z, ou en se promenant parmi les sections : la poésie, qui comporte la matière d'un livre sur Baudelaire ; plusieurs articles sur Kafka ; un regard amoureux sur la peinture ; des analyses musicales – l'opéra et l'enchantement de la voix humaine. À quoi s'ajoutent un important essai biographique et un cahier d'images. **IR**



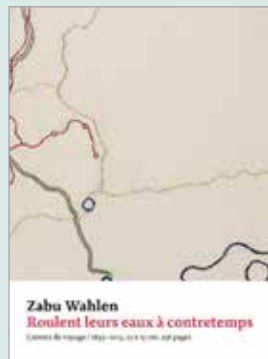
FRÉDÉRIC PAJAK
Manifeste incertain 5
Noir sur Blanc

« J'avais oublié Vincent », écrit Frédéric Pajak en marge de ce cinquième volume du *Manifeste incertain*, qui en comptera neuf. Pour mieux s'en souvenir, il consacre tout le livre à la seule figure incandescente de Van Gogh. Dans cet alliage de textes et de dessins qui est sa marque, Pajak retrace l'enfance dans le Brabant, le sombre milieu familial, la tentation mystique, le chemin vers la peinture. Avec toujours ce subtil décalage entre l'image et le texte, c'est toute la courte vie du peintre qui se déroule, des noirs paysages miniers du Borinage jusqu'au ciel de la Provence, sans pathos ni effets de style. Contrairement à son habitude, Pajak lui-même se tient à l'écart de son récit, par pudeur, sans doute. **IR**



MAX FRISCH
Journal berlinois 1973-1974
Zoé

En janvier 1973, Max Frisch s'installe à Berlin-Ouest. Il tient le journal de ce séjour : comme les deux précédents, celui-ci est un ouvrage élaboré, dans lequel il parle de politique et de littérature, mais aussi d'événements privés. Il a donc imposé un délai de vingt ans après sa mort pour sa publication. À 62 ans, l'écrivain jouit d'une célébrité qui l'étonne. Elle lui donne un statut privilégié dont il est conscient. Il en profite pour rencontrer de nombreux auteurs, à l'Est comme à l'Ouest : Günter Grass, Christa Wolf, Wolf Biermann, Alfred Andersch. Publié en Allemagne en 2014, ce journal berlinois est un document important sur la vie intellectuelle en RDA, où « la littérature est prise au sérieux ». **IR**



ZABU WAHLEN
Roulent leurs eaux à contretemps
Art&fiction, coll. Re:Pacific

Ces *Carnets de voyage 1893-2013* dessinent un contrepoint entre le trajet d'un voyageur, William Ritter (1867-1955), qui, en 1893, parcourt les Balkans à cheval, et celui d'une violoniste en quête de leçons de musique traditionnelle. En 2009, Zabu Wahlen, artiste, musicienne, promeneuse, parcourt la Macédoine. Elle rêve d'appropriser les rythmes balkaniques si difficiles à dompter. Aux Archives fédérales à Berne, elle découvre et transcrit le manuscrit du voyage de Ritter, maître à penser de Le Corbusier. Elle le marie à celui de Victorine, son alter ego littéraire : à cent ans de distance, un face-à-face passionnant, illustré des bois gravés et des frottages de l'artiste, et de pages du carnet de Ritter. **IR**

L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD / Sélection du CCS

LE GROUPE 5
RTS et Cinémathèque suisse

Impulsé à Genève en 1968 par Claude Goretta, Jean-Jacques Lagrange, Jean-Louis Roy, Michel Soutter et Alain Tanner, le Groupe 5 a joué un rôle essentiel dans l'avènement du nouveau cinéma helvète. Ce remarquable coffret DVD rassemble cinq films – fictions et documentaires – emblématiques du collectif (un par cinéaste), parmi lesquels *L'Inconnu de Shandigor* de Jean-Louis Roy, film d'anticipation d'une haute étrangeté, dont le baroque fantasque évoque un Resnais ou un Robbe-Grillet sous psychotropes. À ces films s'ajoutent des portraits des membres du Groupe 5, divers bonus – dont un making-of de *L'Inconnu de Shandigor* – et un livret de 96 pages.

Jérôme Provençal

PETER METTLER
The End of Time

Né en 1958 au Canada, de parents suisses, le cinéaste Peter Mettler – également photographe et chef opérateur – développe un travail documentaire d'une ampleur peu commune. Après *Gambling, Gods and LSD* (2008), incroyable film-fléuve autour du concept de transcendance, il s'est confronté à la question du temps avec *The End of Time* (2012). Ayant interrogé des personnes d'horizons variés, dont des scientifiques du CERN, le DJ/producteur Richie Hawtin, des bouddhistes indiens, un ermite, des activistes de l'environnement, sa propre mère, sur leur perception du temps, Mettler, loin du débat d'idées, a composé un film fascinant en forme de symphonie audiovisuelle intensément méditative, ouverte sur l'infini. JP

JACQUELINE VEUVE
Rétrospective
Cin&Lettres, RTS et Cinémathèque suisse

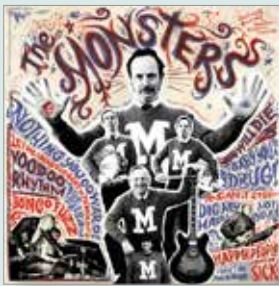
Proposé par l'association Cin&Lettres, en collaboration avec la Cinémathèque suisse et la Radio Télévision Suisse (RTS), cet imposant coffret DVD invite à (re)découvrir en profondeur l'œuvre d'une grande cinéaste ethnologue, Jacqueline Veuve, à laquelle Jean Rouch vouait une fervente admiration. Parmi les quelque 60 films tournés par la cinéaste suisse romande, 20 ont été sélectionnés (courts et longs). Classés par thèmes, ils couvrent près de quarante ans d'investigation sensible du réel – avec quelques incursions du côté de la fiction, par exemple pour *L'Évanouie* (1993). Deux portraits de Jacqueline Veuve, l'un réalisé par Dominique de Rivaz et l'autre par Emmanuelle de Riedmatten, complètent ce dense panorama. JP

ROBERT FRANK
Film Works
Steidl

Né en 1924 à Zurich, Robert Frank est parti en 1947 vivre aux États-Unis, où il s'est d'abord – et surtout – fait connaître comme photographe, grâce en particulier à *The Americans*, ouvrage de référence sur l'Amérique d'après-guerre. Dès les années 1950 et jusqu'aux années 2000, il a pourtant aussi beaucoup pratiqué le cinéma, signant de nombreux films aux formats très divers. *Film Works* en rassemble 27 – dont le cultissime *Pull My Daisy* (1959) – sur 4 DVD aux menus copieux. En sus sont inclus *Frank Films*, un livre d'analyse et trois livrets contenant des documents, photos, scénario, sur *Me and My Brother* et *Pull My Daisy*. Présenté dans un coffret en bois très stylé, l'ensemble a tout du futur collector. JP

TEMPS DES NUITS
C'était le soleil
Cheptel Records

Très attendu par les habitués du précieux label genevois Cheptel Records, *C'était le soleil*, premier album de Temps des nuits – trio composé de Prosper Thon, Léonard Gremaud et Robin Girod – a été enregistré à San Francisco. L'empreinte brûlante de la Californie s'y perçoit non seulement sur le titre et sur la pochette, mais également sur le contenu : songeuses et radieuses, les onze chansons ici réunies dardent ainsi de doux et bienfaisants rayons entre folk, pop et chanson française. Du début à la fin brille l'élégance décalée des paroles qu'accentuent la voix singulière de Prosper Thon et l'inventivité oblique des musiques – le tout étant superbement mis en relief par des arrangements lumineux. JP

THE MONSTERS
M
Voodoo Rhythm

Le rock'n'roll, musique en voie d'aseptisation ou, pire, d'extinction ? Grâce à des groupes tels que The Monsters, pas de crainte à avoir : avec une fougue dévastatrice, ces gaillards plaident haut et très fort la cause d'un rock convulsif et abrasif depuis plus de trente ans. Sur leur nouvel album, simplement intitulé *M*, ils ne donnent aucun signe d'affaiblissement ou d'affadissement – bien au contraire. Visiblement gonflés à bloc, ils filent droit à l'essentiel et, tambourinant à tout va, enchaînent en moins de 30 minutes 12 bombinettes électriques, dont les titres « Baby You're My Drug », « I Can't Stop », « Bongo Fuzz » et « Happy People Make Me Sick » sont de flagrants délices empreints de morgue juvénile. JP

OY
Space Diaspora
Crammed Discs

Publié comme le précédent *No Problem Saloon* (2014) par le légendaire label Crammed Discs, *Space Diaspora* est le quatrième album d'Oy, projet initié par la chanteuse/musicienne d'origine ghanéenne Joy Frempong, rejointe à partir du deuxième album (*Kokokyinaka*, 2013) par le musicien Llelujá-Ha. Tous deux Berlinoïsi d'adoption, ils nous entraînent ici à bord d'un drôle de vaisseau spatial, gravitant dans une (strato)sphère sonore à l'intérieur de laquelle se télescopent allègrement de multiples influences, du hip-hop à l'easy-listening en passant par la soul, l'electronica, la house ou encore le jazz. Une exaltante odyssée dans une autre galaxie pop, foncièrement excentrique, d'une ultramoderne coolitude. JP

PIERRE OMER'S SWING REVUE
Swing Cremona
Voodoo Rhythm

Acteur-clé de la scène musicale alternative genevoise, le chanteur/multi-instrumentiste Pierre Omer a récemment impulsé le Pierre Omer's Swing Revue, projet qui vise à perpétuer l'esprit du jazz-folk-blues de l'entre-deux-guerres. Sur leur premier album, *Swing Cremona*, Omer et ses acolytes – Christoph Ganter (trompette, voix), Jean-Philippe Geiser (contrebasse, voix) et Julien Israelian (batterie/percussions) – remettent au goût du jour la vitalité débridée des années folles et, mêlant compositions originales et reprises de standards (*Russian Lullaby* d'Irving Berlin et *Lotus Blossom* de Duke Ellington, entre autres), nous offrent une impeccable leçon de swing. JP

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 25^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
Photographe : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccs-paris.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccs-paris.com/lephare

© Le Phare, janvier 2017

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs

Ugo Bellagamba, Paul Bernard, Cécile Broqua,
Mireille Descombes, Marie-Pierre Genecand,
Jean-René Lemoine, Denis Pernet,
Jérôme Provençal, Isabelle Rüf, Thierry Sartoretti,
Joël Vacheron, Christian Viredaz, Isaline Vuille,
Lilo Weber

Photographes et illustrateur

Gregory Batardon, Blommers & Schumm, Marc Caro
(illustrateur), Sylvain Chabloz, Alexander Jaquemet,
Lukas Maeder, Javier Marquerie Bueno,
Gunnar Meier, Gregor Staiger

Traducteur

Daniel Fesquet (p. 4-7, 24-25)

Insert : Latifa Echakhch

Née en 1974 à El Khnasa au Maroc, vit à Fully (CH).
Lauréate du Zurich Art Prize en 2015 et du prix Marcel
Duchamp en 2013. Elle a participé aux Biennales
de Sydney (2012), Venise (2011) et Lyon (2009),
ainsi qu'à la Manifesta 7 de Bolzano (2008). En 2017,
elle réalisera une exposition personnelle au Nouveau
Musée National de Monaco. Latifa Echakhch
est représentée, par les galeries Kamel Mennour
(Paris et Londres), Dvir (Tel-Aviv et Bruxelles),
Eva Presenhuber (Zurich) et Kaufmann Repetto (Milan).

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10 h – 18 h
samedi et dimanche : 13 h – 19 h

La librairie du CCS propose une sélection
d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses
en art contemporain, photographie,
graphisme, architecture, littérature
et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccs-paris.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccs-paris.com
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h
Tarifs soirées : entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur www.ccs-paris.com

Newsletter : inscription sur www.ccs-paris.com
ou newsletter@ccs-paris.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Léopoldine Turbat
Production : Celya Larré
Production Le Phare : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Charles Rey
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Dominique Blanchon

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Le Centre culturel suisse est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

En 2017, l'AACCS propose exceptionnellement
2 voyages avec les codirecteurs du CCS :

– Documenta à Athènes, 22–25 juin
– Documenta à Cassel + Skulptur Projekte Münster,
23–27 août.

Inscriptions et renseignements :
www.ccs-paris.com/amis-du-ccs

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
www.ccs-paris.com

Adhérez !

Prochains événements



Silvia Bächli / Eric Hattan, *Ratatatater* (Nr.33), 1994, collage, dessin/photo sur carton, 21 x 30 cm

— Du 12 au 15 avril 2017

— Festival Extra Ball

Carte blanche au Festival Les Urbaines, Lausanne
(Patrick de Rham et Ysaline Rochat)

— Du 27 avril au 16 juillet 2017

— Expositions

Silvia Bächli & Eric Hattan

Projets séparés et en commun,
spécialement conçus pour le CCS

— Danse

Thomas Hauert, (*Sweet*) (*Bitter*);
Gabriel Schenker, *Pulse Constellations*

— Musique

Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
avec Stefan Rusconi + Tobias Preisig, *Levitation*;
Stade (Pierre Audétat & Christophe Calpini)
+ Rodolphe Burger; Nik Bärtsch

Louis Jucker

Semaine du Prix suisse de la Musique

avec, entre autres, Colin Vallon, Bombers, OY

— Théâtre

Marion Duval, *Claptrap*

— Architecture

Peter Märkli (au Centre Pompidou)

Partenaires média

LE TEMPS

Libération

TimeOut

exponaute

'AA'

étapes :

Partenaires institutionnels

marais culture

fécap

maison Joësie

PANTHÉON SORBONNE

Partenaire des vernissages et des soirées

SWISS WINE



Journées de Danse Contemporaine Suisse

1—4.2
2017
Genève

Cindy Van Acker + Ballet du Grand Théâtre de Genève *Elementen III—Blazing Wreck* / La Ribot *Another Distinguée* / Ruth Childs *Pastime, Carnation, Museum Piece* / Anne Delahaye + Nicolas Leresche *Parc National* / Beatrice Fleischlin + Anja Meser *I just wanna fucking dance oder Begeisterung und Protest* / Thomas Hauert *inaudible* / Foofwa d'Imobilité *Histoires Condansées* / Kaori Ito *Je danse parce que je me méfie des mots* / Tabea Martin *Pink for Girls and Blue for Boys* / Lea Moro *(b)reaching stillness* / Jasmine Morand *MIRE* / Schick-Gremaud-Pavillon *60 MINUTES* / Adina Secretan *Place* / Nicole Seiler *The Wanderers Peace* / Gregory Stauffer *Walking* / József Trefeli + Gábor Varga *Creature* / Lucie Tuma *On the Rocks (miniature)* / Rudi van der Merwe *Trophée* / Gilles Jobin *WOMB (3D film)* / et aussi des présentations de projets de Simone Aughterlony / Alexandra Bachzetsis / Marie-Caroline Hominal / Jessica Huber / Yasmine Hugonnet / Ioannis Mandafounis / Eugénie Rebetez / Martin Zimmermann / La Manufacture: Bachelor Danse contemporaine promotion A

www.swissdancedays.ch